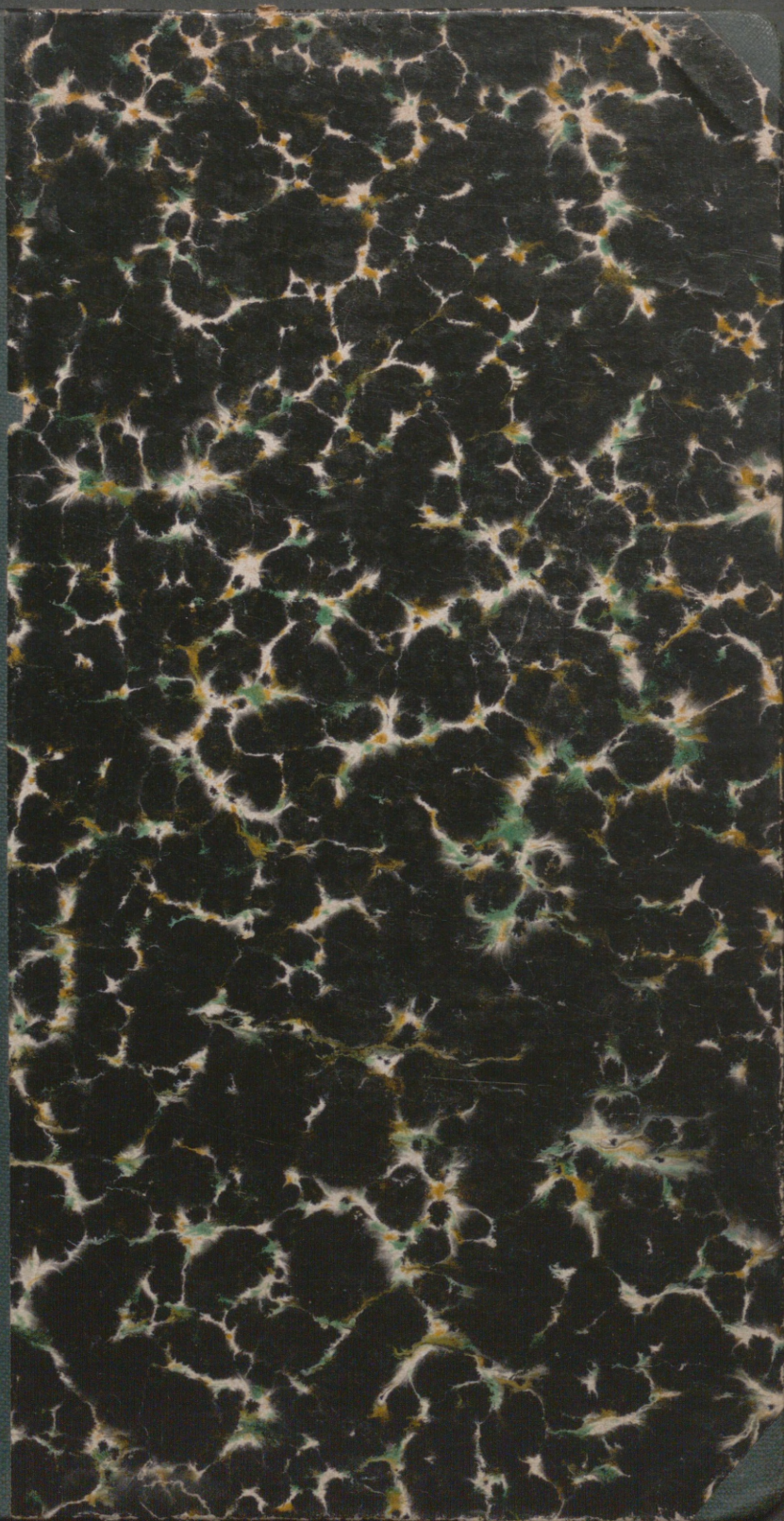




Grey Scale #13

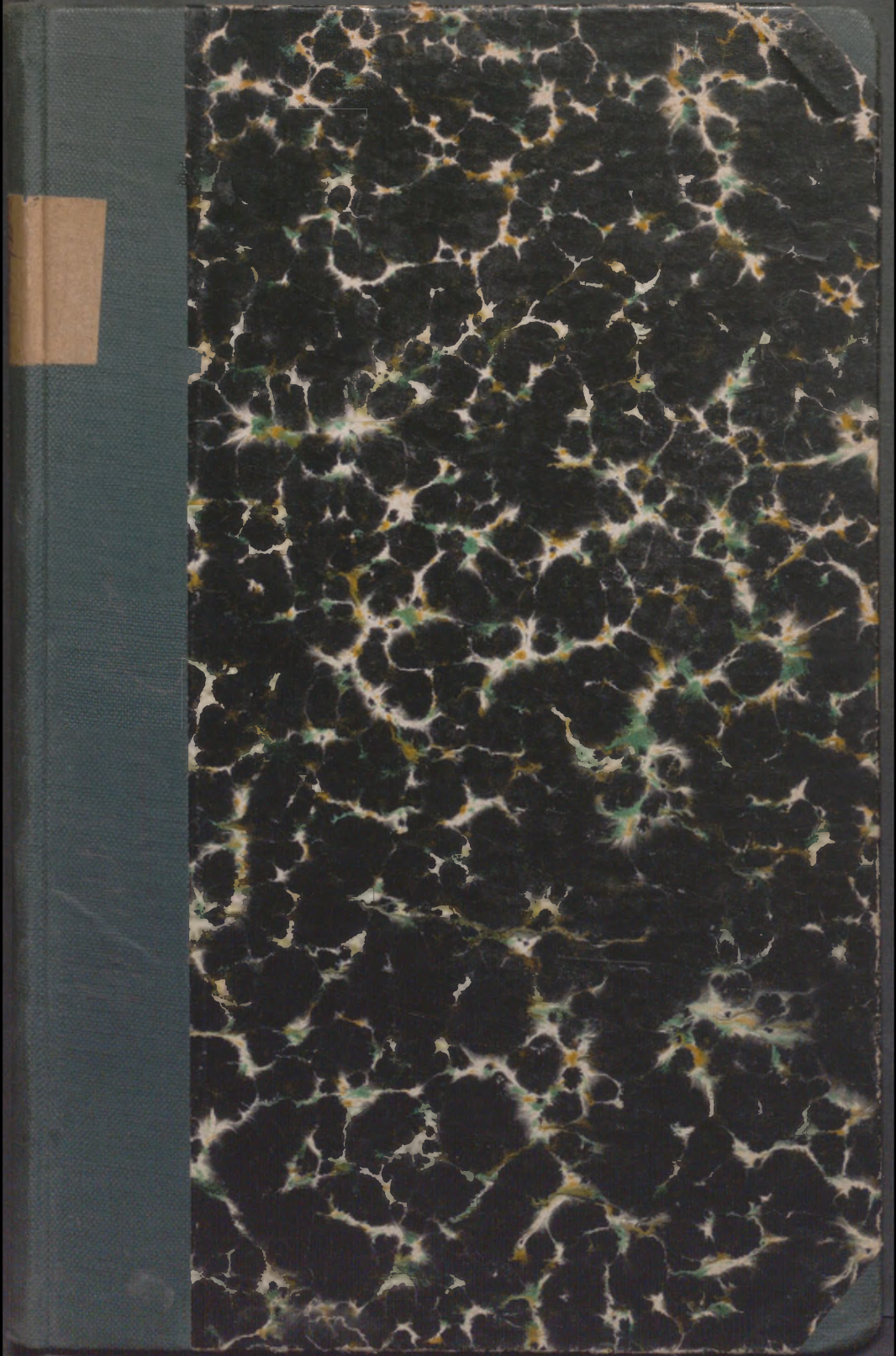


A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19



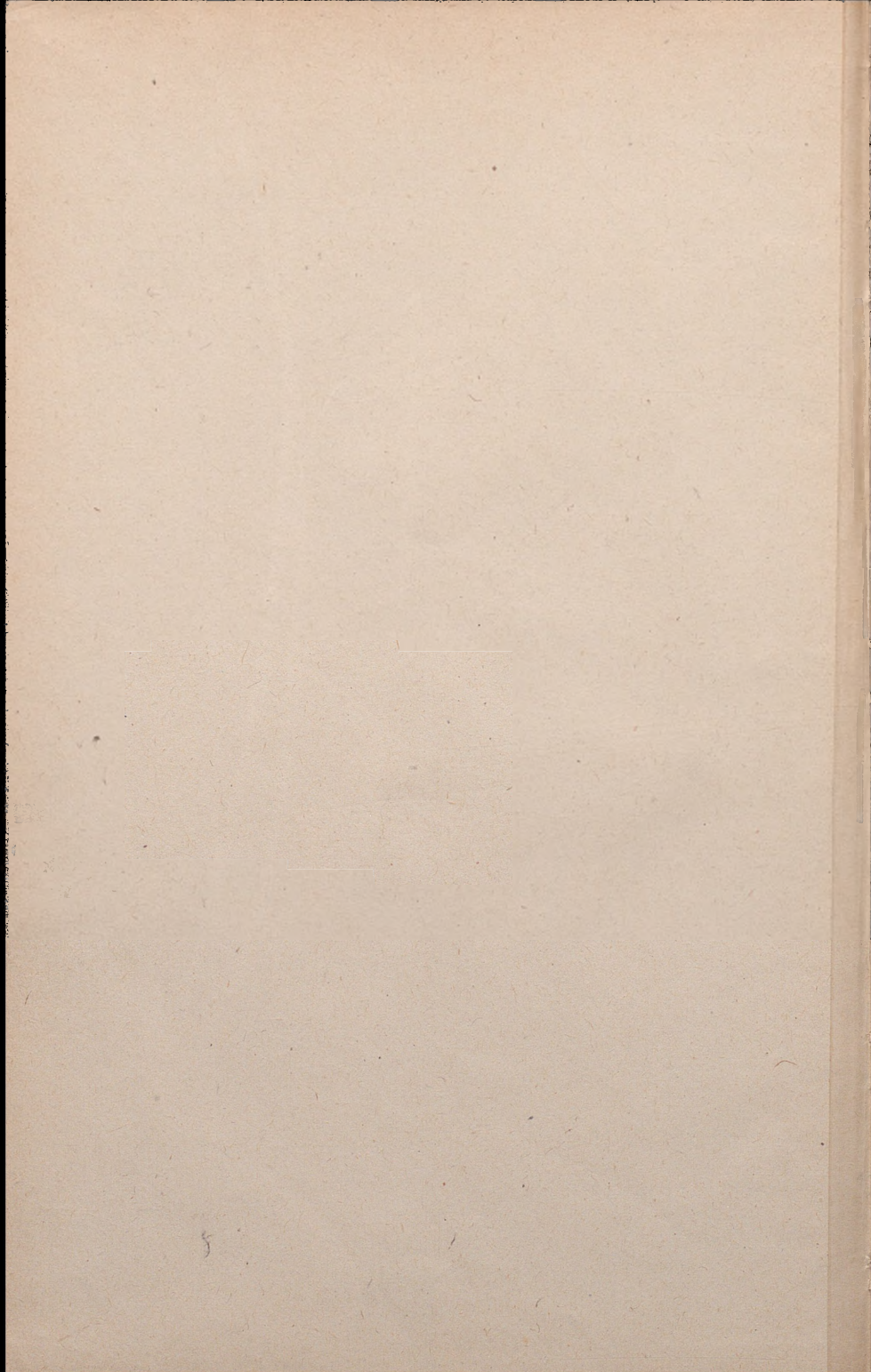
Colour Chart #13



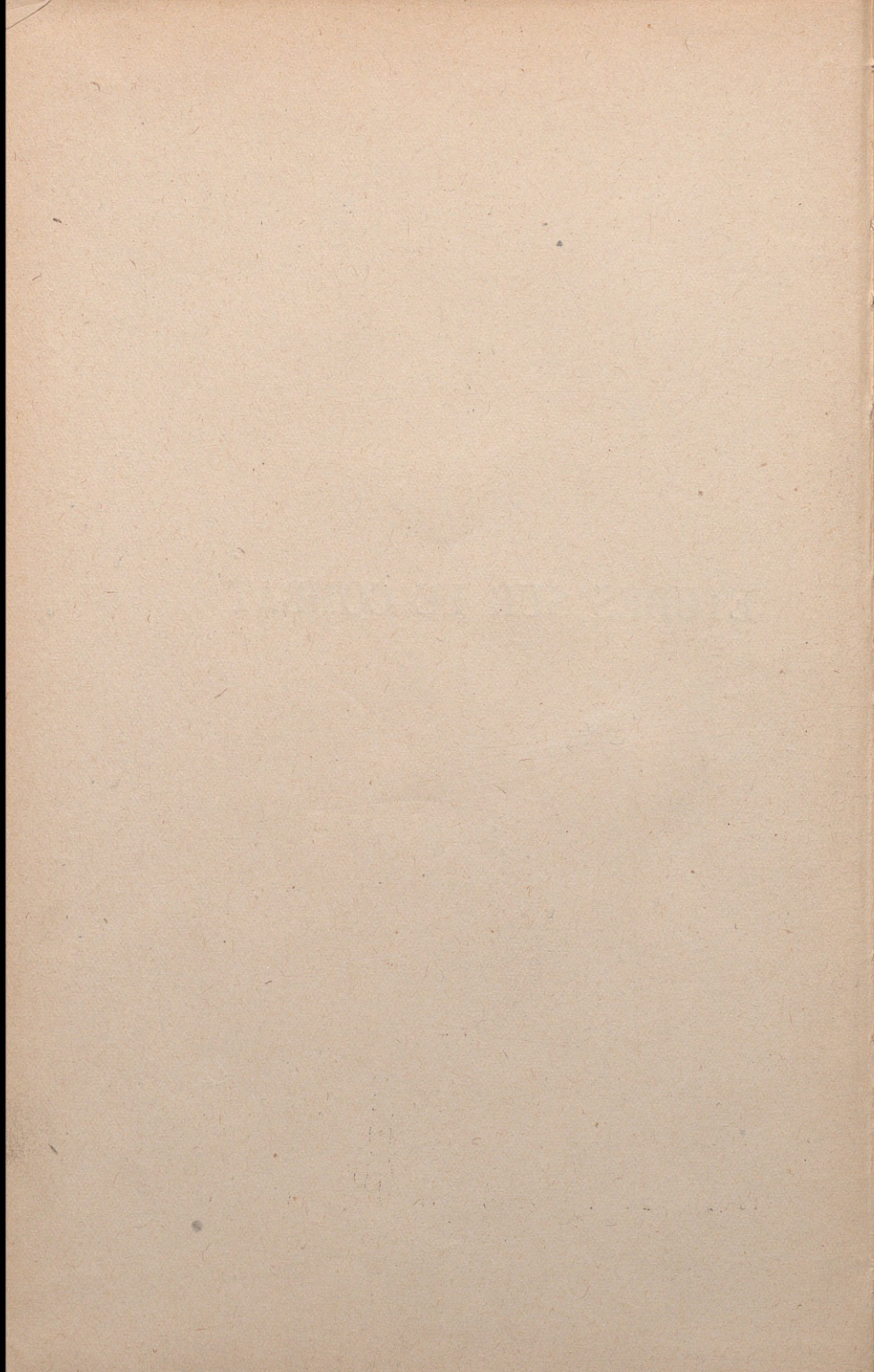


12675

ducat



ÉTUDES SUR LE COMBAT



COLLECTION DE MÉMOIRES, ÉTUDES ET DOCUMENTS
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE LA GUERRE MONDIALE

CHARLES BAUX

CAPITAINE D'INFANTERIE DE RÉSERVE

ÉTUDES
SUR LE
COMBAT

PRÉFACE DU MARÉCHAL FOCH



PAYOT & C^{IE}, PARIS
406, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1921

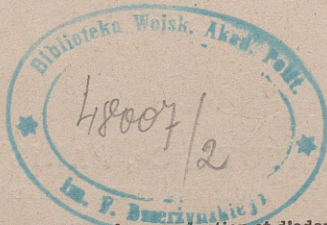
Tous droits réservés.

355.1(09)

BIBLIOTEKA
HIST-WOJSK.



~~546 3/II~~



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.

Copyright 1921, by Payot & C

L. G. G.

LE MARÉCHAL FOCH

Cher Monsieur,

Les deux études, comme toutes
celles ~~par~~ des hommes qui ont vécu
le combat et réfléchi à ses néces-
sités sont pleines d'enseignements
d'une grande valeur -
Rien ne vaut les leçons du passé
pour préparer les hommes de l'a-
venir. A ce titre, je crois donc
que la publication de vos études
a beaucoup d'intérêt. - Est-ce à
dire qu'avec un aménagement ^{nouveau}
adroitement organisé, protégé,

articulé, il faudroit agir
comme vous le faisons? La
réponse est difficile à fournir.
Mais ce qu'il y a de certain
c'est que l'officier ne peut
aller au combat sans avoir
profondément réfléchi: à la
puissance souveraine de ses
qui le domine, et l'oblige par
suite pour servir avec sa troupe
à l'en défendre par l'heure choisie,
ou l'appui à demander aux armées
voisines, ou aux effets qu'il peut
de chacune lui même; le plus sou

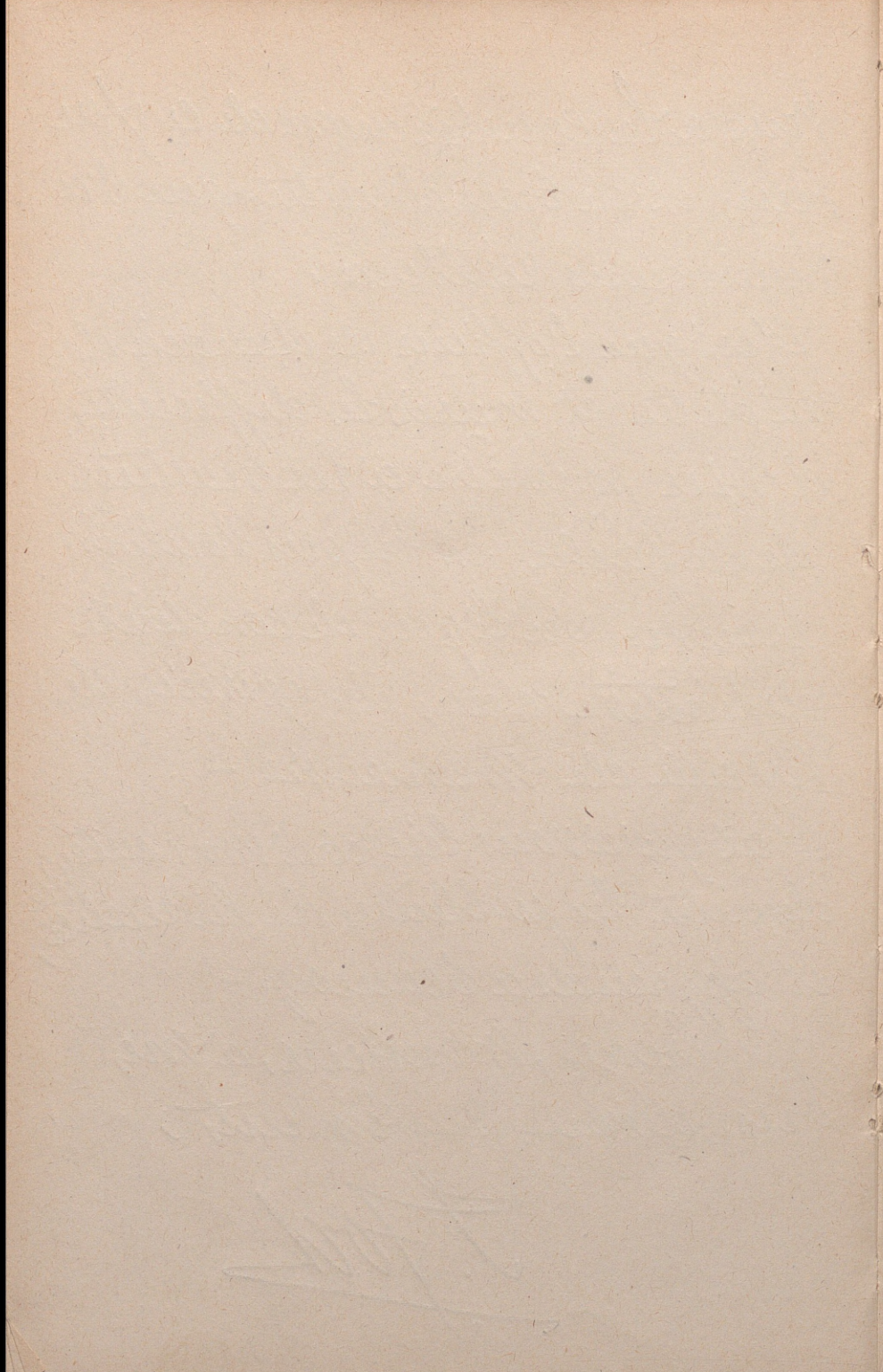
Peut à la combinaison de ces deux
lignes et de bien d'autres que l'a
Peur vous visitera.

C'est que l'officier de demain doit
méditer et mûrir les difficultés
d'hier pour être à la hauteur
de sa tâche et ne pas vouloir
trouver la lique de conduite
définitive dans les exercices de
terreau de manœuvre -

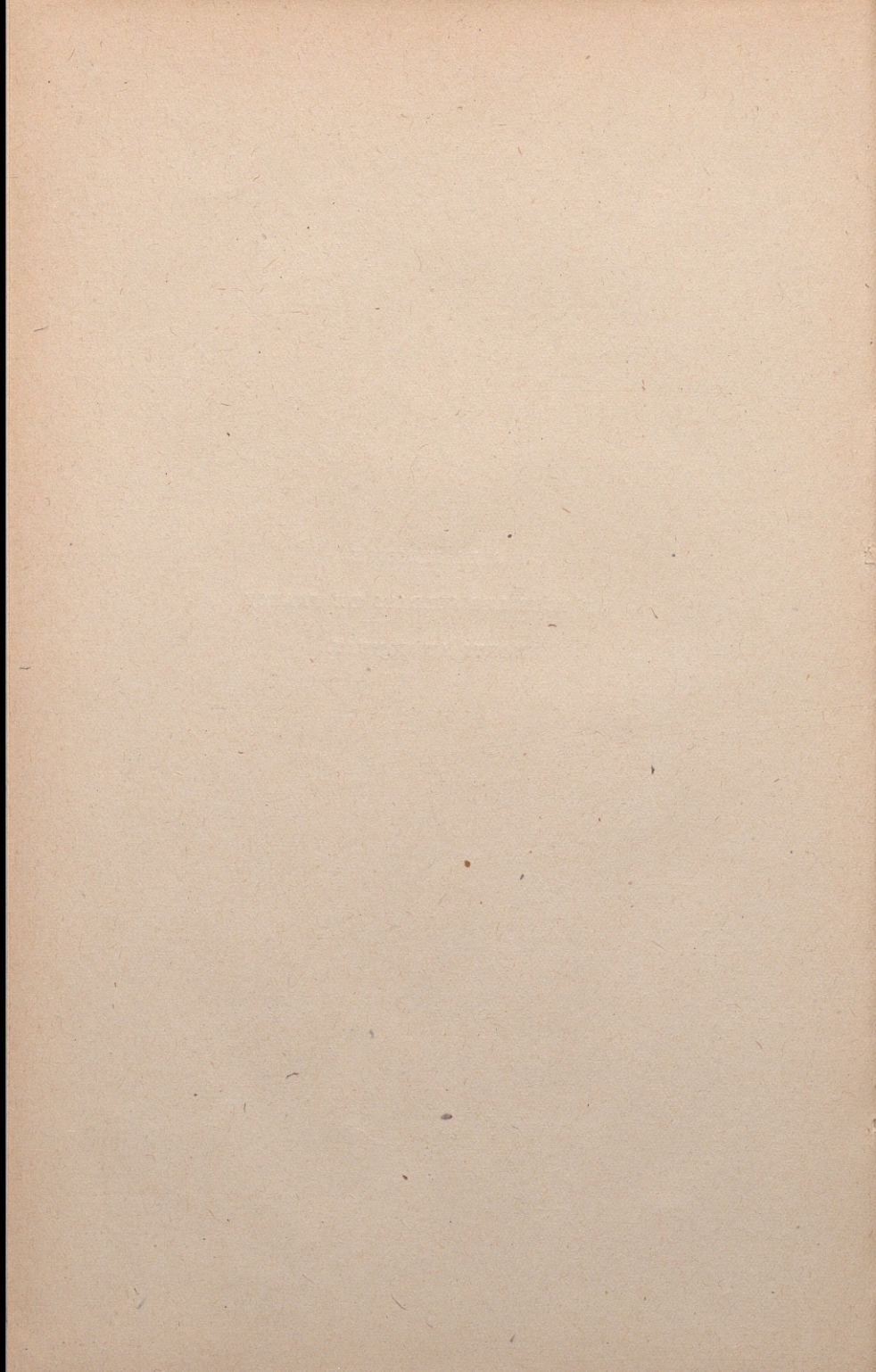
C'est qu'à vous lire et à vous entendre
discuter les problèmes de la réalité,
il apprendra beaucoup -

Croyez, Monsieur, à mes
bien dévoués sentiments,

J. J. J.



A LA MÉMOIRE
DE TOUS LES SOLDATS DE FRANCE
MORTS AU COMBAT.



INTRODUCTION

Les deux études qui suivent ont été écrites au cours de l'année 1917. Terminée au mois de mars, l'étude sur le combat de rupture fut envoyée en mai au ministère de la Guerre. Nous la présentâmes personnellement à ce ministère le 1^{er} juillet de la même année, puis, avec son autorisation, le 2 juillet, au Quartier Général du général Foch, le 3 juillet au Grand Quartier Général du général Pétain, le 4 juillet au Grand Quartier Général du général Pershing.

L'idée première de cette étude remonte à la fin de 1914. Ebauchée très vaguement dans notre esprit au cours de la retraite d'août 1914, durant laquelle le soldat français sembla revendiquer — loin de l'abdiquer — « l'honneur d'être une cible », elle y prit forme pour la première fois avec netteté après l'essai d'offensive générale qui fut fait dans la Somme le 17 décembre 1914, en vue de « crever à tout prix le front ennemi ». Devant Mametz, une attaque par surprise, exécutée avant l'aube, remporta un succès local incontestable ; cette attaque ne fut pas alimentée à temps ; le lever du soleil interrompit toute exploitation, et les assauts « en règle » des jours suivants aboutirent à des pertes très sanglantes sans aucun gain de terrain.

L'offensive d'Artois — en particulier, les attaques répétées dans la région du Labyrinthe en mai et juin 1915 — nous confirmèrent dans notre idée. Ainsi, le 31 mai, une attaque locale déclenchée par surprise, à la tombée de la nuit — attaque qui fut appuyée spontanément par une compagnie voisine et par des éléments d'un régiment voisin — apporta, presque sans pertes, un gain appréciable de terrain et de nombreux prisonniers. Nous eûmes à ce moment la certitude que, si des renforts, exploitant la panique déterminée chez l'ennemi, avaient été poussés énergiquement pendant la nuit, la quasi-totalité du Labyrinthe pouvait être alors conquise. Après des répit

laissèrent à l'ennemi le temps de se ressaisir, des attaques ultérieures menées au grand jour nous occasionnèrent, en échange de gains très limités, des pertes extrêmement lourdes.

Durant l'offensive de Champagne, en septembre 1915, dans la région de Tahure, nous eûmes la conviction absolue que la percée tactique aurait pu être réalisée, si, après le magnifique succès de la première demi-journée, les renforts, impatients de combattre, avaient été poussés immédiatement (comme c'était possible) durant la nuit en terrain libre. (La réaction de l'artillerie ennemie était alors *nulle*.) Ces renforts ne furent mis en mouvement qu'après un retard de douze heures, dans la journée du 26, où, soumis aux feux de flanc des défenseurs du Trappèze, ils piétinèrent toute une journée et s'embouteillèrent dans les boyaux, sans pouvoir arriver à temps pour l'attaque. Dans la journée du 27, même lenteur, et, dans la soirée, même confusion dans les mouvements, qui témoignèrent combien la troupe et les cadres étaient peu exercés à s'orienter dans l'obscurité. Après l'échec de l'attaque du 27, il était clair que l'ennemi s'était ressaisi, et que, son artillerie ayant été renforcée et ses réserves amenées, toutes les tentatives ultérieures étaient vouées à l'échec. Elles le furent, et entraînèrent une grande consommation d'hommes. Cette appréciation des événements se trouve confirmée par le récit officiel allemand de la bataille, ainsi que par le rapport officiel que le général Pétain écrit après les combats, rapport qui a été publié récemment.

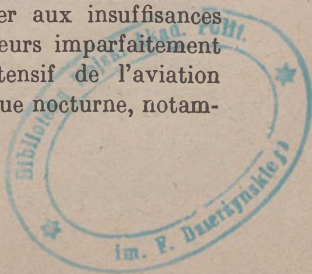
Par la suite, au cours d'un long séjour à l'hôpital, des réflexions prolongées sur les événements, nourries par des récits de camarades ayant pris part à de nouvelles affaires, nous renforcèrent dans notre opinion. Il nous sembla que l'on n'avait pas tiré des importants succès ennemis sur le front oriental tous les enseignements qu'ils comportaient. En vain, on alléguait qu'à bas les fronts n'étaient pas les mêmes. Cette opposition radicale de deux genres de fronts ne nous parut pas pouvoir être admise : pour ne citer qu'un exemple, le front de Targu Jiul, qui fut rompu très rapidement par l'ennemi, avait été organisé de longue date. L'admirable résistance de notre armée à Verdun empêcha peut-être de tirer des causes du succès initial de l'ennemi toutes les conséquences qu'on aurait pu en tirer. Les attaques de la Somme, en juillet 1916, qui auraient pu le premier

jour être suivies d'exploitation, achevèrent de nous convaincre de l'inefficacité d'une méthode à objectifs limités. Notre étude, déjà écrite, nous parut confirmée par les résultats malheureux de l'offensive du 16 avril 1917, dont l'échec fut dû, en particulier (parmi d'autres causes, car l'attaque était connue de l'ennemi), à la très longue durée de la préparation d'artillerie, durée qui permit à l'ennemi de retirer ses batteries et d'augmenter le nombre de ses mitrailleuses. La différence de doctrine éclate à la lecture des deux passages suivants de l'instruction du 16 décembre 1916 :

« 1° Le moment auquel une attaque peut être déclenchée... dépend des conditions atmosphériques, de la *visibilité*... » (p. 18). (Il faudrait dire : de l'*invisibilité*.)

« 2° Le temps nécessaire à la destruction... peut ainsi varier de un à cinq jours. » (p. 81.)

Notre étude s'augmenta en mai 1917 de deux notes annexes, l'une sur l'emploi des tanks, l'autre sur l'organisation possible de bataillons divisionnaires de chasseurs-grenadiers. (L'ennemi commençait alors l'organisation de ses *Stosstruppen*, mais nous en ignorions l'existence.) En août 1917, nous complétions notre projet dans une lettre adressée au capitaine Picard, du G. Q. G. français, et dans plusieurs lettres adressées au colonel Emile Mayer (l'écrivain militaire qui avait prédit, vingt ans avant la guerre, l'immobilisation des fronts de la mer aux Vosges). Nous y préconisons la réduction de la préparation d'artillerie à une durée maxima de dix-huit heures, du point du jour à la tombée de la nuit. (Nous ignorions alors qu'il était possible, grâce à l'emploi de tables de corrections, de tirer efficacement sans réglage préalable, et de réduire ainsi davantage la durée de la préparation ; nous n'eûmes connaissance de ces procédés que pendant l'automne 1917.) Nous préconisons également le camouflage des préparatifs de l'offensive, grâce à l'emploi systématique de la nuit pour les marches d'approche, à l'utilisation des bois comme lieux de stationnement, à l'emploi généralisé de camions, de tracteurs et même de voitures hippomobiles passant à travers champs, pour remédier aux insuffisances possibles du ravitaillement dans les secteurs imparfaitement équipés. Nous préconisons l'emploi intensif de l'aviation de bombardement comme appui de l'attaque nocturne, notam-



ment pour la neutralisation de batteries ennemies. (Il paraît que ce fut en 1918, peu de temps avant sa mort, le rêve de Garros.) Nous indiquions en passant — sans insister, faute de documentation sur la valeur actuelle du matériel, — la possibilité d'une attaque par tanks, sans préparation d'artillerie.

L'étude sur le combat défensif fut conçue dans ses grandes lignes à la même époque que l'étude sur le combat de rupture, dont elle est la contre-partie. (Voir notre annexe n° 1 de cette première étude.) Elle fut rédigée à la fin de novembre 1917 au Chemin des Dames, quelque temps après l'offensive allemande de l'Isonzo, immédiatement après l'attaque anglaise sur Cambrai. Bien que cette étude fût en partie le résultat de déductions logiques et prétendit avoir une portée générale, certaines remarques portent la trace de l'influence du terrain et de l'organisation défensive que nous avions alors sous les yeux. Ce travail se proposait de déterminer les moyens d'assurer plus complètement l'automatisme aveugle de la défense et de déduire les conséquences logiquement impliquées dans le principe — qui était déjà communément admis — de l'échelonnement en profondeur.

Cette seconde étude, dont nous avons maintes fois exposé les idées (1) à nos camarades de combat, ne fut pas envoyée au commandement. A cette époque, les idées régnantes ne nous paraissaient avoir aucunement changé d'orientation. Nous en fûmes bientôt convaincu par la lecture de l'instruction du 31 octobre 1917 sur l'action offensive des grandes unités dans la bataille. Cette instruction continuait à prescrire de très longues préparations d'artillerie, et il y était dit, dans un paragraphe spécial que « les procédés du combat de nuit sont ceux du combat de jour (2) ». Nous nous contentâmes donc de faire appliquer nos idées, dans la mesure du possible, dans l'étroite sphère de notre action (3).

(1) Nous fîmes part également de quelques-unes de ces idées au colonel Emile Mayer dans une lettre de mai 1918.

(2) Ce paragraphe a été supprimé dans la réédition remaniée de cette instruction, parue en 1920. (Voir *Conclusions*. Annexe n° 1, p. 87).

(3) La plupart de ces idées se retrouvent dans une note qui nous fut demandée par le commandement du 40^e C. A., dans la première quinzaine de juillet 1918, au sujet de la réorganisation du plan d'emploi des mitrailleuses de la ligne de résistance du secteur franco-américain de Thann à Dannemarie. Cette note fut approuvée par le commandement.

Bien que, depuis 1917, la tactique et les conditions matérielles du combat aient évolué (en temps de guerre, les idées, comme les morts, vont vite), nous nous sommes décidés à publier ces deux études sous la forme même dans laquelle elles ont été écrites.

Certaines idées qui semblaient alors audacieuses paraîtront aujourd'hui banales, ce qui constituera la preuve frappante qu'elles se sont vérifiées. Une partie de ce qui parut alors, à de bons esprits, vision fiévreuse et « songe d'une nuit de guerre » est devenu depuis réalité (Voy. *Conclusion*). Nous laissons au lecteur le soin de rectifier certaines imperfections de détail, dues à la manière hâtive dont ces études, sous la pression des événements, furent écrites, ainsi qu'à l'insuffisance de notre documentation. Il eût été possible de corriger, après coup, ces imperfections.

Dans l'étude sur le combat de rupture, par exemple, la question de l'emploi de l'artillerie a été traitée fort sommairement et aurait demandé une mise au point plus exacte. Bien que nous y insistions sur la nécessité de réduire la durée des préparations d'artillerie, nous ne renoncions pas à l'idée de vouloir faire détruire par le canon les obstacles matériels. D'autre part, par réaction contre la vitesse lente des barrages roulants alors en usage, nous fixions pour ces barrages une vitesse sans doute exagérée, qui aurait privé l'infanterie d'un appui plus constant, qu'elle eût pu, avec une vitesse moyenne, conserver. La densité des masses de l'infanterie assaillante (bien qu'elle ait été adoptée plus tard par l'ennemi) était peut-être trop forte. Le pourcentage de pertes du cadre des majors d'attaque était calculé trop large. Le nombre des animaux ou voitures prévu pour les échelons ravitailleurs était sans doute trop grand. Cette question technique, et plus généralement toutes les questions concernant les procédés matériels de liaison optique et surtout acoustique, auraient demandé des expériences précises et une exacte mise au point. Les tanks étaient conçus, peut-être à tort, dans la bataille défensive, comme organes de contre-attaque, et non de contre-offensive. Enfin il aurait fallu préciser que le dressage des troupes au combat de nuit devait se faire (pour ne pas donner l'éveil à l'adversaire) tout d'abord fort discrètement à l'intérieur des

petites unités, les exercices d'ensemble devant précéder de peu la grande attaque.

Ces réserves faites, l'idée maîtresse de notre travail nous paraît devoir subsister. Un fait domine tous les problèmes de la guerre moderne : l'importance, naguère insoupçonnée, des effets destructeurs du feu, surtout du feu des armes automatiques. Ce fait pourrait sembler devoir rendre la défense d'un front fortifié inviolable. Deux moyens, et deux seuls, paraissent dès lors, à première vue, susceptibles de permettre à l'assaillant d'aborder cette défense. Le premier de ces moyens serait la destruction préalable de ses organes de feux, ou tout au moins la neutralisation des défenseurs au moment de l'attaque. Cette destruction ou cette neutralisation, le canon a vainement cherché, au cours de la guerre, à la réaliser pleinement, soit par ses pilonnages, soit par ses tirs d'appui. L'ennemi a inventé, au cours de la guerre, un procédé qui pouvait permettre de la réaliser : les gaz asphyxiants. Le second moyen est l'emploi d'un blindage permettant à l'assaillant de parvenir au contact immédiat des lignes de défense à l'abri des feux ennemis. A cette idée a répondu, du côté allié, l'invention des tanks. Gaz ou tanks, il est hors de doute que l'emploi soudain et en masse de l'un de ces procédés eût suffi à provoquer la décision tactique et la rupture cherchée, car l'adversaire se serait trouvé à ce moment précis sans moyens de parade. Mais aucun des deux adversaires n'a eu le génie ou l'audace de jouer une aussi grosse partie sur un procédé inédit qui n'avait pas fait matériellement ses preuves ; chacun d'eux a préféré essayer d'abord son invention, et l'« échantillonner ». La parade, surtout pour les gaz, a surgi aussitôt. C'est le sort de toute invention tactique, et surtout de toute invention technique, une fois qu'elle est révélée. Aucun procédé de guerre n'est éternel et ne saurait servir de panacée. Il se trouve donc que, à l'heure actuelle, gaz et tanks ont perdu une partie de leur efficacité tactique.

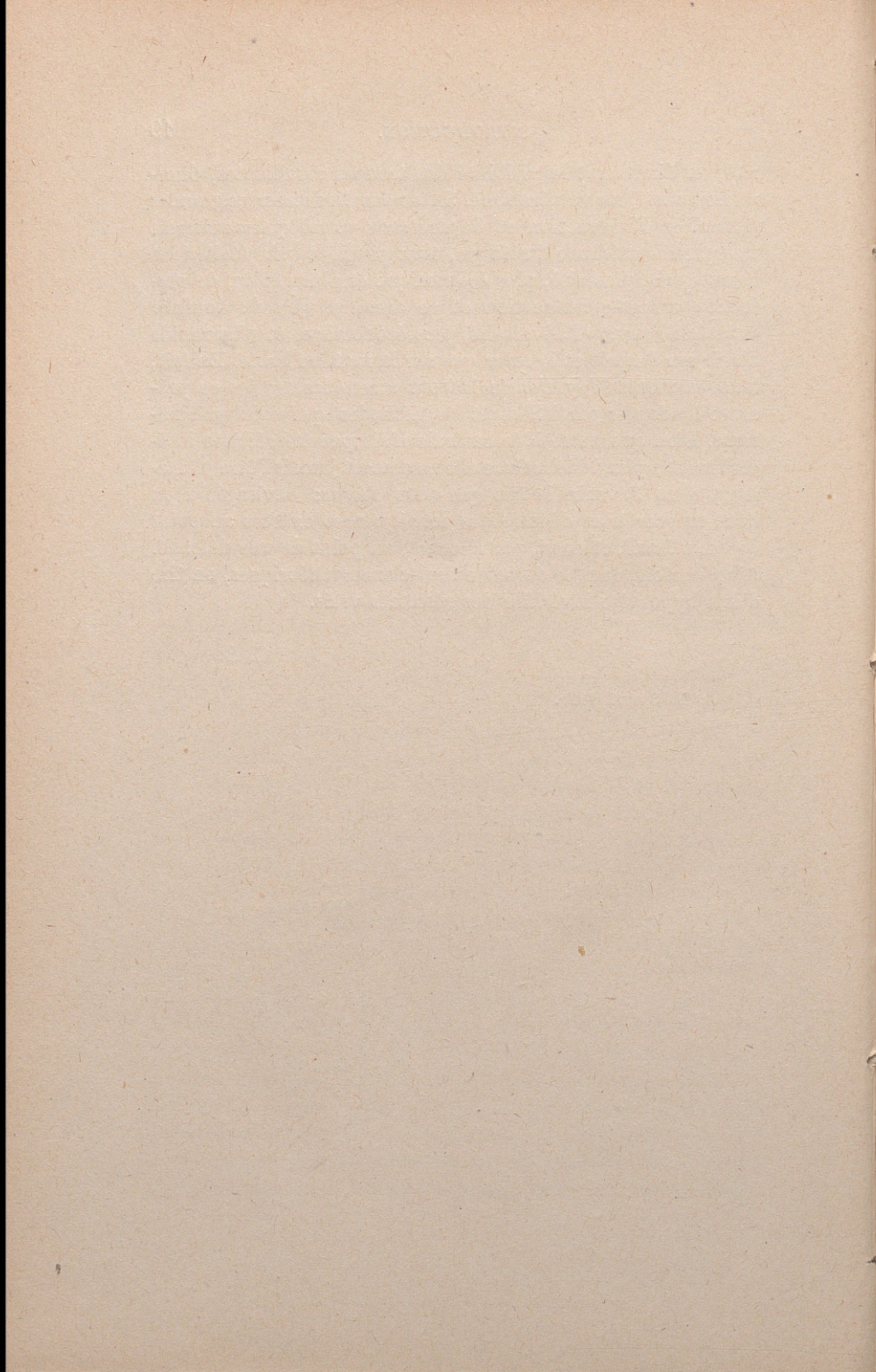
Nous avons songé à un troisième moyen, qui n'exclut pas d'ailleurs l'emploi des deux autres, mais qui, bien qu'appelant lui aussi une parade, nous avait paru plus difficile à parer et moins prompt à se démoder. Partant de l'idée que le feu de l'infanterie et des mitrailleuses n'a son entière efficacité que s'il est ajusté, nous avons pensé qu'une attaque dans l'obscu-

rité, en diminuant la visibilité des troupes assaillantes, diminuerait aussi leur vulnérabilité. Sans nous dissimuler les grandes difficultés d'instruction et de dressage moral que susciterait une pareille méthode d'attaque, nous pensions qu'il était, tout compte fait, plus aisé, plus économique et plus rapide, de perfectionner cette instruction et ce dressage que de dominer « matériellement » l'adversaire, plus économique et plus rapide d'agir sur l'esprit et le cœur que sur la matière brute. En fait, les événements (Voy. *Conclusion*) ont amené les armées en présence à adopter partiellement les méthodes que nous préconisions. Bien que notre idée centrale n'ait pas été réalisée intégralement, quand bien même elle ne devrait jamais l'être pleinement dans l'avenir, le fait que nous l'avons envisagée a pu nous amener à en déduire des conséquences exactes au point de vue offensif, et aussi, par ricochet, au point de vue défensif. Ainsi parfois, dans le domaine des sciences théoriques, on tire d'une hypothèse invérifiée des résultats vrais.

C. B.

Le 8 avril 1920.





ÉTUDE SUR LE COMBAT DE RUPTURE

Ce travail n'a pas pour objet de déterminer toutes les conditions d'une offensive générale, mais uniquement d'étudier le problème technique et tactique de la « percée », c'est-à-dire de déterminer les moyens de pratiquer dans les positions successives du front ennemi une brèche permettant de faire passer une armée de manœuvre. C'est le but que se proposaient les offensives d'Artois, de Champagne et de la Somme, et qu'elles n'ont pas atteint.

Nous admettons comme indiscutablement démontrés par le raisonnement et l'expérience les deux principes suivants :

1^o La percée proprement dite *doit se faire dans des limites restreintes d'espace* (quelle que soit l'ampleur des travaux préparatoires et des engagements préliminaires destinés à tromper l'adversaire). Une trouée sur un large front, désirable *a priori*, exigerait un degré de supériorité en hommes et en matériel sur l'ennemi que rien ne nous autorise à considérer comme atteint. Actuellement, on peut regarder le chiffre de 25 à 30 kilomètres comme un maximum.

2^o La percée *doit se faire dans des limites très restreintes de temps*. Sinon, l'adversaire peut concentrer des masses d'artillerie lourde, amener des réserves fraîches à l'abri des émotions du combat, et organiser de nouvelles positions en arrière des positions entamées. *L'idée d'une poussée lente (valable pour une barrière fixe telle qu'une place forte), est un non-sens avec une barrière mobile*, la capacité de travail d'une armée étant supérieure à la capacité offensive de l'armée adverse, si l'attaque est lente. On peut considérer que la trouée doit se faire en moins d'une journée.

IDÉE GÉNÉRALE

La percée est nécessaire, donc elle est possible. Toutes les troupes françaises, à tous les degrés de la hiérarchie militaire, doivent admettre cette idée comme un dogme.

La percée, c'est-à-dire la rupture complète d'une partie de front puissamment organisé, est un acte sui generis, un ACTE ANORMAL DE COMBAT.

Il ne saurait être réalisé, ni par les procédés de la guerre de mouvement (tentatives de décembre 1914), ni par les procédés de la guerre de tranchées, telle que nous la connaissons (méthodes récentes). La percée, acte anormal, nécessite des circonstances anormales et des organes anormaux de combat. De ce principe dérivent trois conséquences :

1^o Nécessité d'une *attaque générale de nuit*.

2^o Nécessité de renforcer considérablement les organes de *direction*, de liaison et d'observation, de ravitaillement.

3^o Nécessité d'un emploi spécial de l'artillerie et de l'aviation, de *l'artillerie d'assaut* et des mitrailleuses, et d'une répartition spéciale des troupes d'assaut.

I. — NÉCESSITÉ D'UNE ATTAQUE GÉNÉRALE DE NUIT.

L'idée d'une attaque générale de nuit paraît contraire à toutes les doctrines classiques. Mais ces doctrines n'avaient pas prévu les conditions matérielles de la guerre actuelle, notamment les terribles effets destructeurs du feu des mitrailleuses et de l'artillerie. Si parfaite qu'ait été l'écrasante préparation d'artillerie qui doit être à la base de l'attaque (depuis 1915, ceci est un point acquis), toutes les mitrailleuses ennemies n'auront pas été détruites, ni toutes ses batteries contraintes au silence. L'attaque de nuit est le seul moyen pratique de réduire l'efficacité et la précision de leur tir. C'est également le seul moyen qui

permette de faire affluer rapidement et sans de trop grandes pertes les renforts et les masses de manœuvre chargées de passer à travers la brèche et d'exploiter le succès. Enfin, c'est le moyen le plus sûr d'obtenir la surprise du moment et de frapper le moral de l'adversaire.

Que reproche-t-on à une attaque de ce genre? D'abord, d'exiger des troupes de premier ordre, capables de résister aux terreurs de la nuit. Toutes les troupes françaises sont dans ce cas, à la condition qu'elles soient suffisamment encadrées. La plupart des coups de main exécutés la nuit par de petites fractions réussissent quand ils sont bien préparés. Comment le soldat n'aurait-il pas davantage confiance s'il sait que toute une armée attaque en même temps que lui? (1).

On reproche ensuite à l'attaque générale de nuit les difficultés très grandes de l'orientation, de la liaison et de l'observation. Mais ces difficultés, que l'on a vues se produire également de jour, sont dues le plus souvent à une préparation insuffisante de l'attaque, à une étude incomplète du terrain, au nombre trop restreint des plans directeurs, au dressage imparfait des cadres et de la troupe, etc... Elles seront considérablement réduites, grâce à un emploi très répandu de la boussole, surtout grâce au système de commandement et de liaison qui sera exposé plus loin.

Enfin ces difficultés existeront aussi pour l'adversaire. Il aura, en outre, le désavantage d'avoir son feu gêné par la nuit (l'emploi des projecteurs et des fusées étant bien précaire et limité dans une attaque de ce genre), alors que pour l'assaillant le feu ne compte presque plus si la préparation d'artillerie a été suffisante. A difficultés égales, l'assaillant, sachant ce qu'il veut, doit triompher.

Le règlement admet fort bien la possibilité d'exploiter pendant la nuit une percée obtenue de jour. C'est là, ce-

(1) La nuit, l'homme ne se sent pas visé, et l'obscurité lui dérobe la vue du sang et des affreuses blessures.

pendant, une tâche beaucoup plus difficile, car, sur un terrain inconnu et dans un combat de circonstance, les difficultés de liaison sont très grandes. Au contraire, quelle que soit son envergure, un combat de rupture s'opère sur un terrain que les photographies d'avions et les renseignements de toutes sortes doivent avoir repéré dans tous ses détails, et que *tous les chefs* à tous les degrés de la hiérarchie doivent connaître à fond. Ce combat peut être assimilé à une opération limitée en largeur et en profondeur ; il est comparable, dans une certaine mesure, à l'assaut d'une ville, qui a été si souvent exécuté la nuit.

Il s'ensuit que l'attaque doit commencer au début de la nuit et non au petit jour. (D'ailleurs, même pour les coups de main, l'expérience montre que les attaques opérées au début et même à la tombée de la nuit réussissent mieux que celles du petit jour, et frappent plus fortement l'adversaire, auquel l'approche du jour apporte un espoir et un regain de forces). Il faut renverser l'ordre admis : la percée doit se faire pendant toute la durée de la nuit ; l'exploitation du succès, le jour. Au jour, les troupes de manœuvre (laissant aux troupes de nettoyage et d'occupation le soin de déblayer et d'organiser le terrain conquis) doivent avoir dépassé les dernières positions ennemies et avoir devant elles le terrain libre dans lequel elles poussent leurs antennes. A ce moment commence la guerre de mouvement, avec son travail d'artillerie mobile et d'aviation, et l'entrée en action de la cavalerie.

II. — NÉCESSITÉ DE RENFORCER CONSIDÉRABLEMENT LES ORGANES DE DIRECTION, D'OBSERVATION ET DE LIAISON, DE RAVITAILLEMENT EN MUNITIONS.

Indépendamment d'autres lacunes auxquelles il peut être remédié (insuffisance de la préparation d'artillerie surtout sur les deuxième et troisième positions ennemies ; distance trop grande entre les troupes de premier choc et

les renforts), quelles sont les causes qui ont entravé toutes les offensives précédentes?

Le manque de direction; le manque d'observation et de liaison; le manque de ravitaillement en munitions.

Il convient donc de renforcer considérablement le nombre de ces différents organes tactiques pour les troupes chargées de la percée. *Vouloir opérer la percée avec des divisions outillées et organisées comme pour le combat normal de la guerre de mouvement ou pour la vie de tranchées est une contradiction dans les termes.*

1. Nécessité de créer un corps d'officiers d'élite, intermédiaire entre l'état-major et la troupe. — Ce qui a paralysé toutes nos offensives, c'est le manque de chefs capables d'assurer l'exécution fidèle de la pensée de l'état-major et de l'adapter aux circonstances, si besoin est. Nos troupes de choc étaient semblables à des corps vigoureux mûs par des cœurs inébranlables plutôt que par des cerveaux. La faute n'en incombe ni à l'état-major ni aux officiers de troupe, mais à une *lacune* existant dans l'organisation actuelle.

L'état-major, qui doit préparer les attaques, ne peut plus comme autrefois en assurer personnellement l'exécution; cela lui est matériellement impossible; les officiers d'état-major d'une division ou d'un corps d'armée sont en nombre beaucoup trop restreint pour cela. Ils doivent, par la force des choses, se tenir à une distance de la première ligne qui leur permette de centraliser les renseignements, et cela demande un délai parfois long. Or, c'est précisément pendant ce temps-là que cette intervention serait décisive. Il faut donc pousser en avant le cerveau de l'attaque, et pour cela créer de véritables représentants de l'état-major auprès de la troupe.

Les officiers de troupe proprement dits peuvent-ils jouer ce rôle? Non. Les officiers supérieurs qui, seuls, actuellement, possèdent une instruction militaire suffisante pour assumer ce rôle de direction, ont une tâche déjà trop lourde. Avant

L'attaque, ils ne peuvent se déplacer suffisamment pour étudier les plans de l'état-major, étudier le terrain, en un mot, faire toute la besogne préparatoire. Pendant le combat, ils sont souvent rivés à leur poste de commandement, et ne peuvent être en toute première ligne, leur front de combat étant trop grand pour qu'ils puissent l'embrasser à la fois. En outre, une foule de soucis matériels comme le ravitaillement (ou administratifs) les occupent et les empêchent de penser uniquement au problème tactique, le souci des moyens leur masquant parfois le but essentiel. Les officiers subalternes peuvent encore moins étudier à l'avance l'attaque qu'ils doivent accomplir. Au cours de l'action, ils sont, certes, en toute première ligne, mais ils sont rivés à leur élément, et surtout, malgré leur courage, la plupart n'ont ni une instruction militaire, ni une autorité suffisantes pour faire œuvre d'initiative utile, notamment pendant l'exploitation du succès. On peut être un excellent commandant de compagnie sans posséder ce sens tactique et cette intuition du moment qui font, même dans le détail, la réussite des attaques. Il est donc nécessaire de créer un *corps d'officiers tacticiens*, CHOISIS et dressés au point de vue tactique et spécialisés dans ce sens. Dans une guerre où l'on marche vers une spécialisation à outrance dans la manière de combattre et le matériel, il importe aussi, et avant tout, de spécialiser la tête. Il est donc nécessaire d'avoir pour les régiments d'attaque des officiers sans troupe uniquement tacticiens et débarrassés de tous les soucis matériels qu'entraîne le commandement direct d'une unité, mais mêlés à la troupe et agissant avec elle, lui tâtant pour ainsi dire sans cesse le pouls, ayant, par suite, le sens de ce qu'elle peut donner à un moment quelconque du combat.

Ces officiers seront au nombre de deux par bataillon d'attaque. Ils seront choisis parmi les officiers de troupe d'infanterie possédant à un égal degré la bravoure naturelle et l'intelligence. Ils devront avoir fait leurs preuves

dans les combats et s'être imposés à tous par leur courage, ainsi que par ce coup d'œil, ce sens du terrain et du moment qui se développe, mais ne s'acquiert pas. Ils auront le grade de « capitaine commandant », et auront le commandement sur les capitaines commandants de compagnie même plus anciens. A la différence des adjudants-majors actuels, ils seront choisis sans considération d'âge, ni d'ancienneté. Ils recevront une instruction spéciale dans une école, où, tout en fortifiant leur esprit de corps, on développera leurs connaissances techniques (notamment au point de vue de l'orientation et de la liaison). Ils seront ensuite répartis dans les corps de troupe. Ils seront les auxiliaires indispensables des chefs de bataillon.

Leur tâche en ce qui concerne les attaques sera triple. Un certain temps auparavant, ils seront détachés des corps aux quartiers généraux pour étudier à fond le mécanisme de l'attaque. Revenus dans les corps, ils s'assureront que chacun connaît son rôle (1) et seront dans le détail de véritables *majors d'attaque*. Pendant l'action, ils marcheront avec les éléments de tête. En principe, si deux compagnies du bataillon sont engagées, les deux capitaines-majors sont avec elles ; de sorte que, lorsque tout le bataillon est engagé, chaque compagnie a avec elle un officier directeur. Ils s'assureront de l'exécution fidèle des ordres donnés, et en seront personnellement responsables *sur leur tête* ; mais ils seront en revanche revêtus d'un pouvoir despotique, aucune défaillance ne devant être tolérée. (Ainsi sera évitée cette complaisance mutuelle qui amène parfois le relâchement des attaques.) Ils s'assureront tout particulièrement de l'orientation et auront avec eux un grand nombre d'agents de liaison et d'observateurs. Grâce à leur surveillance, grâce à un emploi très répandu de la boussole et des plans directeurs, grâce à une discipline de fer maintenue par les serre-files, la plus grande partie des difficultés de

(1) Le plus grand nombre possible de ces officiers devra avoir reconnu en avion le terrain de l'attaque.

l'attaque de nuit sera supprimée. Enfin le rôle de ces officiers sera très important pour l'exploitation du succès. Connaissant à fond les intentions du commandement, ils pourront infléchir un ordre si les circonstances l'exigent : par exemple, si l'occasion leur paraît favorable, dépasser une ligne assignée, et rendre compte. Ils s'efforceront de maintenir avec les unités voisines cette liaison latérale indispensable au développement du succès.

La création de ce corps d'officiers aura en outre des avantages indirects. Le remplacement des chefs de bataillon blessés ou tués sera assuré plus facilement que par le présent. Si l'on évalue à 50 p. 100 les pertes de ce corps d'officiers, il en restera en moyenne un par bataillon pour seconder et éventuellement remplacer le chef de bataillon. Cela évitera qu'une seule perte fasse déplacer par ricochet toute une série d'officiers et prive les unités inférieures de leurs chefs habituels. Cette institution aboutit sans révolution et par simple voie d'addition et de sélection à un rajeunissement des cadres. Elle prépare, en outre, une sélection possible pour le recrutement des officiers supérieurs et de l'état-major.

Une objection se présente. On peut craindre une complication des rouages du commandement qui doit être essentiellement une chose simple. En outre, comment se comporteront ces officiers intermédiaires, placés entre les commandants de compagnie et les chefs de bataillon, et n'y a-t-il pas à craindre des frictions avec les uns et les autres ?

Le principe de la simplicité du commandement est vrai surtout du commandement en chef et des grandes unités. Mais le rôle de ces officiers est, malgré tout, un rôle d'exécution. De plus, leur nombre se trouvera réduit au cours de l'action. Le problème de leurs rapports avec les officiers de troupe est plus délicat. La difficulté serait grande, s'il s'agissait uniquement d'une guerre de secteur. Mais il s'agit avant tout de la *grande attaque* ; et alors, dans ces circonstances anormales, ces officiers ne seront pas en butte

à l'envie, parce qu'ils répondent à une nécessité qui est ressentie par chacun. En fait, dans des attaques de ce genre, des officiers se sont toujours trouvés qui d'eux-mêmes ont joué un rôle analogue à celui que nous préconisons. Ils l'ont joué plus ou moins bien parce que c'était un rôle improvisé et qu'ils n'avaient, en général, ni l'autorité, ni la préparation suffisantes. Et malgré cela, quel que fût leur âge ou leur grade, ils ont été écoutés et suivis, parce que, au moment précis où ils intervenaient, on avait besoin d'eux. A plus forte raison en sera-t-il ainsi des capitaines-majors. Leur bravoure déjà éprouvée, leur place en première ligne, leur donneront un ascendant suffisant sur les commandants de compagnie à qui leur science imposera. On pourra d'ailleurs conférer à leur fonction un véritable grade, intermédiaire entre celui de capitaine et de chef de bataillon. Vis-à-vis des chefs de bataillon, leur subordination est nettement établie. Ils leur rendront de grands services et feront leur tâche moins lourde. Pour toutes ces raisons, les difficultés qu'on pourrait craindre n'existeront pas.

2. **Nécessité de renforcer les organes d'observation et de liaison.** — En raison des pertes à prévoir, il y a lieu de multiplier, dans des proportions considérables, le nombre des observateurs et des agents de liaison, afin que, dans aucun cas, la liaison ne vienne à manquer. Seulement ainsi seront assurées de manière certaine l'orientation, la transmission des renseignements et la coordination des efforts pour l'infanterie. Seulement ainsi sera assurée la liaison avec l'artillerie. Il faut qu'avec chaque bataillon d'attaque marche en première ligne un officier d'artillerie connu des officiers du bataillon, et un personnel nombreux de coureurs et de téléphonistes (non afin d'assurer l'accompagnement de l'infanterie par le feu — Voy. plus loin — mais afin d'arriver à temps pour assurer l'exploitation du succès).

Dans toutes les attaques, on sent le besoin impérieux de ces organes de liaison. Il vaut mieux les prévoir à l'avance, les ajouter à l'effectif normal, et employer des gens dressés et spécialisés, que de les prélever au dernier moment sur les troupes de combat dont on diminue ainsi la force. (Ces hommes pourront d'ailleurs combattre à l'occasion comme voltigeurs).

3. Nécessité de renforcer les organes de ravitaillement.

— Pareillement, au lieu de confier le soin du ravitaillement en munitions sur le champ de bataille à des unités ou fractions combattantes improvisées ravitailleurs, il vaudrait mieux doter chaque unité combattante d'une fraction constamment chargée du soin de la ravitailler. Avec l'armement actuel, une compagnie d'infanterie est quelque chose d'aussi compliqué qu'une compagnie de mitrailleuses ; le problème de son ravitaillement est tout aussi délicat, et il importe, notamment pendant l'exploitation du succès, que le commandant de compagnie, suivant les obstacles qu'il rencontre, puisse passer presque instantanément des procédés de la guerre de tranchées à ceux de la guerre de mouvement, et inversement ; s'alléger ou s'alourdir en matériel et en munitions, suivant les besoins. On peut concevoir que répondrait à cette nécessité la constitution d'*échelons de compagnie*, analogues aux échelons des compagnies de mitrailleuses, intermédiaires entre les sections combattantes et le T. C. I. Ces échelons seraient, suivant les cas, *groupés en échelons de bataillon* (quand les trois compagnies du bataillon opèrent en liaison très étroite) ou laissés à la disposition des commandants de compagnie qui pourraient, dans les cas urgents, se ravitailler sans intermédiaire. On pourrait employer soit des animaux de bât (mulets et ânes) pouvant parfois utiliser les boyaux, soit des voiturettes légères qui assureraient de manière plus stable le transport des grenades, ou même combiner les deux systèmes. Le chiffre de dix animaux ou voiturettes

par compagnie paraît suffisant (par section : un pour les grenades et un pour les munitions de F. M. et fusils, plus deux par compagnie pour le matériel : sacs à terre, fil de fer, F. M. de rechange, etc.). Dans la guerre de mouvement, ces échelons suivraient à courte distance en utilisant le terrain.

Le ravitaillement de chaque compagnie (étant effectué par des hommes de l'unité jouissant d'une situation relativement privilégiée, responsables vis-à-vis du commandant de l'unité qui pourrait à son gré les changer) serait ainsi bien mieux assuré que par des fractions étrangères. Cela réduirait en outre le gaspillage et les pertes de munitions et de matériel que l'on remarque dans toutes les attaques.

On peut reprocher à cette création d'alourdir la masse déjà encombrante des impedimenta ; mais ces échelons très mobiles et pouvant passer presque partout sans emprunter les routes seraient peu gênants. Leur emploi pourrait d'ailleurs être *temporaire* et limité aux troupes de rupture et d'exploitation du succès. La question de savoir dans quelles limites (ou pour quelles troupes) ces échelons peuvent être conservés dans la guerre de mouvement proprement dite serait à étudier.

III. — NÉCESSITÉ D'UN EMPLOI SPÉCIAL DE L'ARTILLERIE ET DE L'AVIATION, DES MITRAILLEUSES ET DE L'ARTILLERIE D'ASSAUT, ET D'UNE RÉPARTITION SPÉCIALE DES TROUPES D'ASSAUT.

L'attaque générale de nuit entraîne des modifications dans l'emploi de l'artillerie et de l'aviation, mais facilite, par contre, la progression de certains organes spéciaux, tels que les mitrailleuses et les tanks.

1. **Artillerie.** — La théorie actuelle de la liaison dans le temps entre l'artillerie et l'infanterie et de la « marche dans le feu », excellente sans doute pour une opération

locale et limitée comme celles d'octobre et décembre 1916 à Verdun, ne paraît pas applicable à une offensive générale de rupture. Elle présente deux inconvénients graves. Avant tout, en réduisant la vitesse moyenne de marche de l'infanterie à 1 kilomètre à l'heure (Verdun), elle paralyse la capacité offensive de l'infanterie et l'élan qui, dans un combat de rupture, est le facteur primordial. En outre, l'artillerie arrive presque fatalement à tirer sur ses propres troupes (écart probable, quand il n'y a pas erreur), sur celles dont l'élan doit être le plus grand. Et la démoralisation et l'arrêt s'ensuivent toujours. La liaison dans l'espace, déjà très difficile de jour, rencontre la nuit des obstacles insurmontables. On arrive donc à cette conclusion en apparence paradoxale que, pour un combat de rupture, l'artillerie doit préparer l'attaque, mais non l'appuyer. Le problème essentiel est celui-ci : L'artillerie a-t-elle suffisamment préparé la bataille (1) en comblant les obstacles, en détruisant les fils de fer et les abris *non seulement dans la première position ennemie, mais dans les positions suivantes*? S'il n'en est pas ainsi, il est inutile de commencer l'attaque, et ce n'est pas le feu de la dernière heure qui remédiera à cette lacune. Si oui, l'infanterie peut marcher par ses propres moyens. L'artillerie amie peut alors se taire jusqu'au jour, ou tout au moins allonger automatiquement son tir de plusieurs kilomètres et le concentrer immédiatement sur les deuxièmes (éventuellement troisièmes) positions et sur les batteries ennemies (jusqu'à l'arrivée, calculée comme devant être très rapide, des troupes amies sur ces positions). Au jour seulement, pendant la phase d'exploitation du succès (ses observateurs ayant marché avec l'infanterie, et ses batteries ayant suivi dans la mesure

(1) La préparation d'artillerie nécessite, surtout sur les positions éloignées, privées de l'action de l'artillerie de tranchée, un réglage minutieux et qui peut être long. Par contre, le tir de destruction doit être porté à son maximum d'efficacité dès l'ouverture du feu, et sa durée doit être *relativement courte* pour procurer la surprise et éviter que l'adversaire n'amène ses réserves (durée maxima : 1 à 2 jours).

du possible), l'artillerie mobile pourra recommencer un tir réglé d'après les procédés de la guerre de mouvement.

Sans doute, on se prive ainsi d'une certaine quantité de force. Mais l'artillerie ennemie, dans l'ignorance où elle sera des emplacements de notre infanterie progressant rapidement, verra, elle aussi, son tir considérablement gêné ; et, de crainte d'atteindre ses propres troupes, sera réduite à faire un barrage aveugle en avant de sa première ligne.

2. **Aviation.** — L'emploi de l'aviation, étroitement lié à celui de l'artillerie, doit être conçu de manière analogue, avant et après l'assaut (1). L'aviation devra être absolument maîtresse des airs avant la bataille pour permettre un réglage exact des tirs (surtout sur les dernières positions); elle aura un rôle capital pendant l'exploitation du succès, pour régler rapidement les tirs de l'artillerie de campagne et signaler au commandement l'arrivée des renforts ennemis.

3. **Mitrailleuses.** — L'attaque de nuit permet de résoudre un problème jusque-là insoluble : celui de l'arrivée rapide des mitrailleuses sur les positions conquises. Pendant longtemps, on a fait marcher les C. M. avec les vagues d'assaut. Presque sans exception, elles ont été décimées, avant d'arriver au but, par les feux des mitrailleuses et de l'artillerie ennemie concentrés sur elles (offensives d'Artois, de Champagne, retours offensifs de Verdun, etc.). C'était inévitable, avec une progression effectuée en plein jour, même avec les dernières

(1) L'aviation pourrait également jouer un rôle important pendant la nuit. L'aviation de bombardement notamment pourrait faire de la contre-batterie avec une impunité assez grande, et écraser presque immédiatement les batteries qui se révéleraient au dernier moment. L'aviation d'accompagnement, volant très bas, pourrait préparer heureusement l'assaut des lignes intermédiaires et des secondes positions à l'aide de ses mitrailleuses et de projecteurs (au besoin en lançant, dans certains cas, des artifices dans les lignes ennemies).

vagues d'assaut, sur un terrain parfaitement repéré. On devait peu à peu en arriver à l'idée beaucoup plus logique de leur faire renforcer de nuit la position conquise de jour, leur rôle étant inutile dans l'assaut ; mais alors on pouvait craindre qu'elles n'arrivent trop tard pour briser les contre-attaques. L'attaque de nuit permet de leur faire suivre rapidement l'infanterie et de garnir très vite de mitrailleuses les dernières positions conquises. Il faudrait spécifier que leur progression doit s'effectuer toujours en petites colonnes, et non en lignes de tirailleurs. Au point de vue de leur emploi tactique dans l'exploitation du succès, leur répartition en mitrailleuses d'avant-garde, mitrailleuses de ligne, mitrailleuses de réserve devrait être consacrée.

4. *Artillerie d'assaut.* — Pareillement, l'artillerie d'assaut, très vulnérable dans une attaque de jour, en raison de sa faible mobilité, peut progresser la nuit en courant de moindres risques. Son emploi est double, et l'on doit distinguer les tanks de *rupture* et les tanks de *nettoyage*. Les premiers, (construits spécialement comme écraseurs) précédant l'infanterie, serviront surtout à aplanir les obstacles des deuxième et troisième positions que l'artillerie n'aura pas suffisamment détruits. Les autres (construits surtout comme réserves de feux mobiles) seront d'une grande utilité dans la destruction des îlots de résistance ; notamment, ils réduiront rapidement dès la pointe du jour ceux que le nettoyage commencé pendant la nuit n'aurait pu supprimer. Enfin, les tanks peuvent jouer un rôle d'*orientation* très important. Ils peuvent se diriger à la boussole (1) plus facilement que les unités d'infanterie, repérer les passages ou les créer, et, au moyen d'un fanal placé à l'arrière, servir de point de repère aux unités placées derrière eux.

(1) A la condition, bien entendu, de faire la correction voulue pour remédier à la déviation constante produite par le voisinage de la masse métallique.

5. Répartition spéciale des troupes d'assaut. — Le rôle et la répartition des mitrailleuses et des tanks dérivent de la répartition spéciale des troupes d'assaut, et ce n'est pas une des moindres difficultés du problème posé par l'attaque générale de nuit. Le point capital, c'est *d'éviter le mélange des unités et la rupture des liens tactiques*, qui risqueraient de faire dégénérer l'attaque nocturne en une immense débandade.

On se saurait indiquer un schéma rigide, pouvant s'appliquer à tous les cas. La question est surtout une question d'espèce, la répartition étant fonction du terrain (plans directeurs), du nombre et de la force des lignes ennemies à enlever, etc. Chaque cas demande une solution concrète et particulière ; c'est là qu'est proprement l'art du chef.

Pourtant certains *principes* peuvent être posés :

1° Les troupes de l'attaque de nuit n'étant pas susceptibles de manœuvre d'envergure, il convient de donner à chaque division d'assaut un *front très étroit* et de faire renforcer les éléments de premier choc par des troupes appartenant à la même division. Ainsi seront évités les mélanges hétéroclites que l'on a vus par exemple en Champagne, en septembre 1915. En vertu du même principe, la tâche de chaque unité combattante, jusqu'à la compagnie, sera très nettement précisée.

2° On ne perdra pas de vue que le but essentiel à atteindre, c'est de s'emparer des dernières positions ennemies, ainsi que de ses batteries et de ses organes de commandement, et *d'alimenter fortement en hommes* la ligne qui devra tenir ces positions (afin que l'attaque, comme le poing qui frappe, arrive au bout de sa course avec le maximum de violence). Pour cela la *rapidité* sera une condition indispensable. On sera donc amené à faire partir les troupes qui doivent s'emparer des deuxième (et éventuellement troisième) positions presque en même temps que celles qui doivent s'emparer de la première. Mais (à la différence de la tactique actuelle) aucune ligne de tranchées ne devra

être franchie par une troupe avant d'avoir été abordée par une autre et d'avoir reçu un commencement de nettoyage, (sinon les autres vagues recevront des coups dans le dos). Même si le combat continue à l'intérieur de la tranchée (ce sera souvent le cas), la garnison en sera suffisamment « occupée » à se défendre, et les feux de flanquements et de revers seront en partie neutralisés. Le combat de tranchées et le nettoyage se feront par unités constituées (compagnies). Une même compagnie aura un même objectif bien limité, et ne le quittera pour un autre plus éloigné que tout entière et lorsqu'elle en aura fini avec sa première tâche. L'existence dans une même compagnie de vagues d'assaut et de nettoyeurs ayant des besognes distinctes et des objectifs différents aboutit à paralyser l'élan des vagues chargées de l'assaut, à permettre les défections, et, en tous cas, à disperser l'effectif, surtout la nuit.

3° A l'intérieur d'une même division d'assaut, il sera généralement préférable *d'accoler les régiments*, de donner à chacun d'eux un front très étroit, et de l'échelonner en profondeur. Ainsi sera favorisé le mouvement en avant et l'afflux incessant des renforts dans le sens de l'ennemi.

Voici, à titre d'exemple, un mode de répartition des troupes d'assaut d'une division à trois régiments (front d'attaque de 1 kilomètre au maximum) qui pourra être employé dans un assez grand nombre de cas vis-à-vis d'un système défensif comprenant trois positions successives séparées par une distance de plusieurs kilomètres :

Précédant les vagues, une ligne de *tanks de rupture* (douze), ayant pour objectif la deuxième, puis la troisième position ennemie. (La première est supposée suffisamment nivelée par l'artillerie et l'artillerie de tranchées). Ils peuvent être répartis en deux groupes de six, de manière que l'un continue à progresser vers la troisième position si la position intermédiaire offre une résistance d'une certaine durée.

Première ligne : six compagnies déployées, formées par les

deux premières compagnies de chaque premier bataillon des trois régiments accolés.

Objectif : la première position ennemie (première tranchée, soutien et doublement).

Deuxième ligne : six compagnies en petites colonnes (lignes de section par deux le plus souvent), formées par les deux premières compagnies de chaque deuxième bataillon des trois régiments accolés.

Objectif : la seconde position ennemie.

(En principe, elles ne partent qu'une fois la première tranchée allemande abordée par la première ligne. Cette règle peut souffrir une exception si la première position ennemie est jugée suffisamment écrasée par l'artillerie et privée de ses flanquements. Il peut alors y avoir intérêt, ainsi que cela s'est fait à Verdun, à faire partir le plus de monde possible à la fois, pour obtenir le maximum de surprise et éviter le tir de barrage entre les deux lignes de tranchées.)

Troisième ligne : six compagnies en petites colonnes, soit les deux premières compagnies de chaque troisième bataillon des trois régiments accolés (suit de très près la deuxième ligne).

Objectif : la troisième position ennemie.

Trois compagnies de mitrailleuses suivent cette ligne et ont le même objectif (peuvent aussi rester provisoirement en soutien).

En soutien, abritées solidement dans les tranchées de départ ou à proximité immédiate, *neuf compagnies* : soit les troisièmes compagnies de chaque bataillon d'assaut, et *six compagnies de mitrailleuses*.

Plus en arrière, une ligne de *tanks de nettoyage*.

Dans chaque ligne d'assaut, avec les deux compagnies de chaque bataillon d'aile, marchent les deux capitaines-majors (les chefs de bataillon restant provisoirement dans la tranchée de départ avec leur compagnie de soutien). Avec le bataillon du régiment du centre marche, dans chaque ligne, avec un capitaine-major, le chef de bataillon

qui prend le commandement de *l'ensemble des six compagnies* chargées de s'emparer d'une même position. Ainsi se trouvent assurées (en même temps que le renforcement en profondeur et le mouvement vers l'avant, grâce au colonel de chaque régiment) la *liaison latérale* et *l'unité d'action* pour chaque ligne. Les compagnies des deuxième et troisième lignes doivent être arrêtées et rassemblées dans les intervalles entre les positions et donner l'assaut en même temps. La deuxième ligne progresse en colonnes sous le couvert de la première ligne ; arrivée devant la deuxième position, elle joue vis-à-vis de la troisième ligne le même rôle de protection.

Outre les neuf compagnies de renfort immédiat (affectées en principe aux bataillons dont elles dépendent), un régiment entier (4^e régiment pour les D. I. à 4 régiments) peut former, solidement abrité dans des caves à l'épreuve, une réserve tactique pouvant passer par les points de moindre résistance qui se seront révélés, et renforcer au plus vite l'extrême ligne anémiée par ses pertes. (Il faut éviter à *tout prix* que les éléments les plus avancés, privés de leurs chefs, n'aient une tendance à refluer, ainsi qu'on l'a vu parfois, même sans contre-attaque de la part de l'ennemi. En vertu du principe précédemment posé, on peut concevoir pour chaque régiment d'assaut une petite réserve d'officiers, momentanément abrités dans les premières tranchées françaises, et pouvant prendre rapidement le commandement des unités les plus éprouvées. Généralement ce remplacement exige plusieurs jours.)

Autre procédé : *n'accoler que deux régiments*, chacun d'eux fournissant un bataillon complet pour chaque ligne, et réserver un régiment entier comme soutien immédiat. Chaque chef de bataillon a ainsi, dès le début, le commandement direct de son bataillon, mais le renforcement par le troisième régiment peut amener des mélanges. On peut employer ce système vis-à-vis d'une partie de front moins forte, nécessitant des effectifs moins denses. Le troisième régi-

ment joue alors le rôle que nous réservions au quatrième régiment dans le schéma précédent.

Dans d'autres cas, on pourra même placer les trois régiments l'un derrière l'autre, et assigner à chacun d'eux comme objectif l'une des trois positions ennemies, chaque chef de corps ayant la responsabilité de l'attaque et du maintien d'une même position. Mais ce système (outre la difficulté de faire franchir les mêmes tranchées par des troupes de régiments différents), présente l'inconvénient grave d'ankyloser chaque régiment dans la position conquise par lui, au lieu que le premier système offre l'avantage de favoriser l'afflux des renforts vers l'avant (chaque colonel dans son secteur ne devant laisser dans les premières et deuxième positions que le minimum indispensable, et devant pousser le plus de monde possible vers l'avant).

Quel que soit le dispositif adopté, toute division de choc comprendra quatre sortes de troupes :

I. *Troupes de premier choc.* — 1^o Troupes de première « occupation » et nettoyage (objectif proche) ;

2^o Premières troupes de rupture (objectif éloigné).

II. *Troupes de soutien.* — 1^o Deuxièmes troupes de rupture (objectif éloigné) ;

2^o Troupes de deuxième nettoyage (objectif proche). Complètent notamment, dès la pointe du jour, et avec l'aide des tanks spéciaux, le nettoyage commencé de nuit.

Il s'ensuit que ces troupes ont une manière de marcher et une manière de combattre différentes. Les troupes de nettoyage opèrent en formations relativement dispersées, font du combat de boyaux, et sont lourdement approvisionnées en grenades et en matériel. Les troupes de rupture restent en petites colonnes jusqu'au dernier moment, et ne descendent *sous aucun prétexte* dans les tranchées intermédiaires pour combattre, et pour soutenir les troupes voisines, avant d'être arrivées devant la position qu'elles doivent enlever. Il doit y avoir sur ce

point une consigne formelle. La troupe qui a reçu un objectif éloigné doit marcher aveuglément et comme hal-lucinée sur cet objectif et ne s'en laisser détourner par rien. Les troupes de nettoyage, et celles des positions intermédiaires (qui, une fois arrivées sur leur position, deviennent ainsi troupes de nettoyage), ne doivent compter que sur elles-mêmes et sur les renforts qui leur sont affectés, non sur les troupes ayant reçu d'autres objectifs. Une aide mutuelle, possible de jour, aboutirait la nuit au désordre et entraverait l'arrivée immédiate sur les positions extrêmes de l'ennemi.

Il faut remarquer seulement que, à la différence des troupes de premier choc, les troupes de rupture marchant en soutien utiliseront les brèches, intervalles et chemine-ments qui se seront révélés, et auront ainsi de moindres pertes.

La marche de ces troupes de soutien restera une utilisation du terrain et des points faibles plutôt qu'une véritable manœuvre. D'une manière générale, troupes de soutien comme troupes de premier choc opéreront dans des secteurs très étroits et sans recourir à des manœuvres compliquées. La tactique de nuit restera essentiellement « un art simple et tout d'exécution ».

Seules, les réserves de groupements (organes tactiques, bien distincts de l'armée d'exploitation stratégique), placées aux points de soudure des divisions, pourront opérer des mouvements de rabattement limités et cerner dès la nuit des éléments ennemis qui auraient résisté à l'attaque de front. Exceptionnellement, ces opérations de rabattement pourront être prévues à l'avance. On pourra alors négliger d'aborder avec des effectifs denses des points d'appui supposés très forts que l'on se contentera de désagréger par l'artillerie. Seuls, de petits groupes énergiques y prendront pied, tandis que des masses denses, progressant par les intervalles, s'efforceront de les déborder et de les cerner. Mais ce sont là des opérations exception-

nelles et bien définies qui demanderont à être minutieusement préparées et conduites par un cadre très solide. Le corps des capitaines commandants, aidés de leurs nombreux agents de liaison, rendra dans ces opérations les plus grands services.

4° Il a déjà été parlé des moyens pratiques d'éviter la confusion, et d'assurer la bonne direction des troupes d'assaut. Pour l'ensemble d'une division, la direction pourrait être indiquée par une pièce de canon lançant à intervalles réguliers sur la dernière position ennemie des *projectiles éclairants* d'une même couleur (le problème chimique peut se résoudre) et jouant le rôle de phare à feu intermittent. (Un procédé de ce genre aurait évité en Champagne, en 1915, pendant les progressions de nuit, de regrettables erreurs.) Pour les bataillons et les compagnies, les tanks de première ligne peuvent, ainsi qu'il a été dit, jouer un rôle d'orientation très important, au moyen de fanaux diversement colorés placés à l'arrière. (On peut convenir de trois couleurs, une par compagnie.) Chacune des six compagnies de chaque vague des deuxième et troisième positions (pour la première, le problème ne se pose pas) aurait ainsi son tank directeur et protecteur (véritable avant-garde cuirassée). La ligne des douze tanks aborderait à la fois la deuxième position et pourrait, suivant les cas, aborder d'un bloc la troisième ou se diviser en deux groupes de six, dont l'un servirait d'avant-garde à la troisième vague. Dans chaque compagnie, une lampe électrique d'une couleur spéciale peut servir de ralliement, et doubler les appels à la voix. On donnera des mots de passe. Les compagnies s'appelleront par un nom convenu et bien connu de tous (nom du chef) et non par des numéros pouvant amener la confusion entre des compagnies de régiments différents (Champagne). Tous les gradés et soldats capables de s'en servir seront munis d'une *boussole lumineuse*, dont l'usage devra leur être familier. Pendant la progression entre deux systèmes de positions, la marche en colonne par quatre

(dangereuse de jour) pourra être rétablie. Les serre-files agiront avec la dernière énergie ; un officier marchera derrière chaque compagnie.

Tout homme non blessé resté en arrière et ne cherchant pas immédiatement à rejoindre une unité quelconque vers l'avant sera passé par les armes. Avant de donner l'assaut à la deuxième (ou troisième) position, il y aura un rassemblement et une remise en main très rapide de toute la ligne des six compagnies. Pour le combat de détail, chaque compagnie sera pourvue de feux de bengale ou artifices quelconques permettant de faire exceptionnellement la lumière, si besoin est. Outre la liaison par agents et coureurs, un système de signalisation optique tout à fait simplifié pourra fonctionner entre les unités voisines ou avec l'arrière ; il ne comprendra que quelques signaux très simples et connus de tous (demande de renforts, indication d'un point de résistance, d'un point faible, d'une brèche). Grâce à tous ces moyens se doublant et se complétant, les difficultés d'ordre et de liaison diminueront considérablement.

Surtout l'ordre sera facilité si chaque division de choc a exécuté préalablement de nombreux exercices de nuit d'ensemble, sur un terrain analogue à celui sur lequel elle doit opérer (1). Ces manœuvres seront contrôlées par des officiers d'état-major qui feront *intervenir des incidents très simples*. (On devra s'efforcer surtout de dresser la troupe au renforcement immédiat d'une ligne arrêtée, et à de rapides changements de direction restreints afin d'utiliser un intervalle.)

La D. I. étant, dans une attaque de masses, l'unité tactique, il faudrait en outre obtenir qu'avant l'attaque tous les officiers (au moins tous les commandants de compagnie) de la D. I. se connaissent personnellement et connaissent

(1) Depuis la retraite allemande, le problème est facilité, les tranchées abandonnées pouvant offrir de merveilleux terrains d'exercices, surtout celles qui ont servi de théâtre à des combats importants.

leurs officiers observateurs d'artillerie. (Ceci est un point très important.)

Malgré toutes ces précautions, qu'il se produise un certain désordre dans le détail, c'est probable. Mais le désordre sera bien plus grand chez l'adversaire, et il faut compter sur l'effet moral et la *surprise*. Même en cas d'échec, la nuit servirait toujours à limiter l'insuccès et à diminuer les pertes. Mais l'opération a de grandes chances de réussir. Quelles que soient les précautions prises, une opération d'ensemble présentera toujours une part de risques. Mais à la guerre, et surtout pour un acte décisif comme la trouée, une solution moyenne est condamnée d'avance à des résultats moyens, à un demi-succès, c'est-à-dire à l'échec. Une fois l'attaque préparée avec le plus grand soin, il faut se rappeler qu'en définitive, à armes égales, la victoire est au plus brave, et que la fortune sourit aux audacieux.

Le 15 mars 1917.

NOTE ANNEXE

SUR L'OFFENSIVE RÉCENTE ET L'EMPLOI DE L'ARTILLERIE D'ASSAUT

Les idées de ce travail, écrit avant l'offensive d'avril 1917, ne semblent pas devoir être infirmées par cette nouvelle expérience. Pourtant certains points demanderaient à être précisés, et traités avec plus de détail au point de vue technique. *En particulier, l'artillerie d'assaut, bien qu'elle n'ait pas donné les résultats que l'on espérait d'elle, semble devoir jouer un rôle considérable dans le combat de rupture, au point de bouleverser entièrement les conditions de la guerre de position.* (Il semble en effet démontré que, les caves et abris souterrains servant de nids aux mitrailleuses n'étant jamais entièrement détruits par le canon, le seul moyen de les réduire à coup sûr est de faire approcher à pied d'œuvre, protégés par un blindage suffisant, de l'artillerie mobile et des groupes de nettoyeurs. De plus, les fils de fer les plus résistants sont très vite supprimés par les tanks (même dans leur état d'imperfection actuel), ce qui, pour une attaque de nuit, est extrêmement important.

Il y a lieu, au sujet de leur emploi, de faire les remarques suivantes :

1° Le nombre de chars d'assaut que nous avons indiqué pour un front de D. I. pourrait, avec avantage, être considérablement augmenté si la fabrication industrielle le permet. Pour les chars de premier choc surtout, la puissance de résistance et le pouvoir d'écrasement devraient être augmentés. Il ne faut pas tomber dans les erreurs commises autrefois au sujet de l'artillerie lourde ;

2° Pour l'orientation, il faut faire une correction constante permettant de remédier à l'influence sur la boussole de la masse métallique avoisinante. Les procédés employés dans les sous-marins, au besoin le gyroscope, pourraient être utilisés ;

3° Les chars doivent être construits de telle sorte qu'ils puissent franchir aisément les lignes de tranchées et le chaos des trous d'obus, et frayer le passage à leur infanterie, au lieu que ce soit l'infanterie qui leur aplanisse la route comme cela a été parfois le cas récemment.

Une liaison très étroite et *constante* doit exister entre l'artillerie d'assaut et l'infanterie ;

4° L'emploi de chars d'infanterie, très lourdement construits, permettant de transporter à coup sûr une escouade ou même une demi-section de F. M. et de grenadiers, pourrait être étudié.

Enfin, *il y a lieu de prévoir la possibilité d'une attaque générale de nuit de la part de l'ennemi*, et d'étudier les moyens qui permettraient de diminuer la surprise et de réduire ses chances. Un travail formant la contre-partie de celui que nous avons ébauché conduirait à transformer certains procédés de notre organisation défensive.

Le 16 mai 1917.

NOTE ANNEXE

SUR L'EMPLOI DE TROUPES LÉGÈRES DANS
L'ASSAUT ET LA CONSTITUTION DE BATAILLONS
DIVISIONNAIRES DE CHASSEURS-GRENADIERS

Les troupes d'attaque doivent marcher droit devant elles, et chaque ligne (protégée par la ligne précédente qui doit, en principe, avoir commencé le nettoyage du terrain qui lui est assigné) ne doit se laisser détourner sous aucun prétexte de son objectif. Cette consigne est indispensable pour assurer dans la nuit l'exécution fidèle des ordres. Pourtant des incidents imprévus se produiront. Il arrivera qu'une partie de vague, rencontrant une résistance très forte, ne suffira pas à la réduire. En outre, dans les intervalles entre deux systèmes de positions, des mitrailleuses de flanquement bien camouflées, des nids non repérés qui auront laissé passer les chars d'assaut, se révéleront brusquement. Les vagues, oubliant leur mission, auront une tendance invincible à faire face à cet obstacle soudain. Pour éviter cela, il faut faire dans la répartition des troupes d'assaut et de leur travail une part plus grande à l'imprévu et comprendre dans le dispositif d'attaque des troupes spéciales destinées à y parer.

Les compagnies de soutien restées dans la position française sont trop loin pour cela, et ont devant elles le tir de barrage ennemi. Il faut que, dans chaque secteur de R. I., dans chaque ligne, chaque groupe de deux compagnies ait immédiatement à sa disposition un soutien qui puisse faire face à un danger imprévu dès qu'il se révélera, et lui permettre d'aller plus loin. Ce soutien n'a pas besoin de comprendre un fort effectif, la résolution et l'habileté

primant le nombre dans le combat de nuit. On pourrait vouloir prélever ce soutien sur l'effectif même de chaque compagnie. Mais, d'une part, on aboutirait ainsi à rompre l'unité des compagnies, à disperser un peu partout l'effectif des troupes de ligne, et l'arrêt (même prévu) qui se produirait pour une fraction de la compagnie aurait tendance à se répercuter sur les autres. D'autre part, une fraction quelconque d'infanterie prise au hasard dans la masse n'est en général pas assez manœuvrière pour le combat isolé. Il faut donc confier cette tâche à des troupes légères, spécialement instruites et dressées pour le combat détaché ; il faut, en un mot, organiser dans chaque division un véritable corps franc qui ne soit pas simplement une unité baptisée de ce nom à la suite d'une affaire heureuse, mais un ensemble d'hommes choisis et instruits spécialement. C'est le seul moyen de permettre aux compagnies momentanément gênées dans leur marche de jeter pour ainsi dire du lest afin de faire un nouveau bond, sans se désagréger elles-mêmes. On fera ainsi d'avance la « part du feu » ; on préviendra le désordre en le régularisant, et en employant des troupes pour qui le mode de combat isolé est le mode normal ; en un mot, on combinera l'idée préconçue et la manœuvre occasionnelle, l'ordre serré et l'ordre dispersé, afin de répondre à la double nécessité qu'impose le combat de rupture.

Ce qui répondrait le mieux à ce besoin, c'est la constitution par R. I. d'une compagnie de chasseurs-grenadiers ; l'ensemble de ces compagnies formerait par D. I. un bataillon d'élite sous le commandement d'un chef de bataillon jeune et entreprenant, qui aurait à la fois la mission de les instruire et de les commander au combat. (Un des obstacles à la formation tactique, sinon technique, des grenadiers, c'est qu'ils ne forment pas corps, et que leurs instructeurs, en général, n'en ont pas le commandement. La constitution de la compagnie de chasseurs-grenadiers n'empêcherait nullement, bien entendu, la formation et

le dressage des grenadiers de compagnie, mais leur servirait au contraire de modèle.)

Ces hommes, déjà sélectionnés, seraient rompus par des exercices très fréquents à la pratique du combat par petits groupes, à l'utilisation du terrain, à la manœuvre de jour et de nuit, au débordement et à l'encercllement de petits îlots ennemis. On leur ferait répéter les quelques schémas de manœuvre fondamentaux et très simples qui se reproduisent toujours au combat. L'unité de manœuvre serait la demi-section (20 hommes); l'unité de choc, l'escouade ou le « petit groupe » (7 à 10 hommes), c'est-à-dire le nombre d'hommes que l'on peut bien commander directement la nuit. Les petits groupes seraient habitués à manœuvrer avec une entente parfaite, comme un seul homme. Ils seraient rompus à la pratique de *tous* les engins de combat (y compris les engins ennemis), toutes choses qu'il serait éminemment désirable, mais qu'il est impossible, d'obtenir de tous les hommes d'une compagnie. Les chasseurs, formés avant tout pour neutraliser la nuit les mitrailleuses ennemies, devraient, pendant leur instruction tactique, être sans cesse en contact avec les mitrailleurs et manœuvrer avec eux.

Pendant le combat de rupture, chaque compagnie d'assaut a derrière elle une demi-section de chasseurs-grenadiers ayant en principe le même objectif. Trois sections se trouvent ainsi engagées dans chaque régiment. Les quatrièmes sections de chacune des trois C. G. restent en soutien dans les tranchées de départ (en principe avec le capitaine ou, si celui-ci marche avec une vague, avec un officier, qui veillera particulièrement au ravitaillement en munitions). Elles peuvent dans certains cas être réunies sous le commandement direct du chef de bataillon afin d'opérer de concert sur un point particulièrement important. Le rôle principal de ces éléments, c'est de chasser les mitrailleuses ennemies que le canon n'aura pas détruites et que les premières vagues n'auront pas nettoyées. Ces

mitrailleuses, sorties de leurs caves au dernier moment, tirent généralement à ciel ouvert. Les chasseurs s'efforceront d'en repérer l'emplacement exact, d'en approcher en rampant à la faveur de l'obscurité, de les accabler de grenades, de les déborder et de les prendre à revers.

Indirectement, les chasseurs joueront, à l'intérieur de la D. I., un rôle de liaison active et vivante. Combattant dans un isolement relatif, ils auront un intérêt vital à ne pas perdre la liaison avec les fractions voisines ainsi qu'avec les fractions restées en arrière et avec le commandement, afin d'être soutenus et ravitaillés en cas de besoin. (Toute fraction d'infanterie aura le devoir impérieux de ravitailler immédiatement, dans la mesure du possible, un groupe de chasseurs aux prises avec l'ennemi.) D'autre part, leur entrée en action, représentant précisément l'élément d'imprévu dans le combat, renseignera le commandement sur les incidents de détail qui n'étaient pas compris dans le plan d'ensemble. Cette action jalonnera et amorcera l'action ultérieure des renforts et des réserves. Le chef du B. G., qui en principe n'aura pas à combattre directement, aura pour tâche essentielle de centraliser tous les renseignements qui lui sont fournis par ses capitaines. Son secteur étant celui de toute la D. I., il aura constamment une idée d'ensemble du combat. Placé auprès du général commandant l'I. D. (c'est-à-dire dans les premières tranchées françaises dès le début de l'action), il lui servira d'adjoint technique. La constitution du corps de chasseurs-grenadiers, par la souplesse même de leur manière de combattre, contribuera donc fortement à assurer la liaison latérale, à briser les cloisons étanches entre les unités et à les souder par le jeu même du combat. Cette poussière d'hommes formera comme le ciment reliant les diverses unités au cours de l'action.

Dans un secteur défensif, le B. G., dont les éléments devront, grâce à un système de roulement, connaître à fond l'ensemble du secteur de la D. I. (ce qui est impos-

sible aux compagnies de ligne), permettra, en cas d'offensive ennemie, des contre-attaques bien dirigées et portant à coup sûr, en particulier dans la deuxième position, si celle-ci venait à être entamée.

Dans l'exploitation du succès et la guerre de mouvement, les C. G. seront employées surtout dans le combat d'avant-garde, dans le combat de villages et de bois. Exceptionnellement, dans des circonstances critiques, ou dans le combat d'une D. I. détachée, le B. G. pourra combattre réuni sous le commandement de son chef, et formera une véritable réserve d'élite, une « garde » pouvant amener la décision tactique ou rétablir une situation compromise. Son emploi se combinerait utilement avec celui d'un groupe léger de mitrailleuses divisionnaires.

Le 31 mai 1917.

ÉTUDE SUR LE COMBAT DÉFENSIF

Depuis l'époque où notre étude sur le combat de rupture a été écrite et présentée au commandement, les événements sont venus donner à nos idées un commencement de vérification expérimentale. Les offensives répétées de l'armée anglo-française dans les Flandres ont démontré définitivement, semble-t-il, l'inefficacité des précédentes méthodes d'attaque. L'attaque locale du 23 octobre sur la Malmaison, commencée avant l'aube, par temps très couvert, a prouvé qu'on peut faire mouvoir des masses d'infanterie dans l'obscurité. L'attaque anglaise sur Cambrai, exécutée soudainement avec un grand nombre de tanks, vient de démontrer l'inutilité d'une longue préparation d'artillerie et les avantages de la surprise. Il semble actuellement établi que les nouvelles méthodes de tir permettent, grâce à l'emploi de tables de corrections des agents atmosphériques et de corrections provenant de l'étude du régime de tir de chaque pièce, un tir aveugle et précis, sans réglage préalable. Enfin, du côté ennemi, les offensives de Riga et surtout celle de l'Isonzo ont montré le rôle énorme joué par le brouillard, qui, dit le communiqué italien, « annihilait les effets de notre tir de barrage ». Que l'ennemi, dans l'offensive qu'il médite, emploie exactement ou non la méthode d'attaque que nous avons préconisée, il faut s'attendre de sa part à une attaque brutale, exécutée par surprise, ainsi qu'à une utilisation systématique de la nuit et du brouillard.

Quelles mesures convient-il de prendre pour adapter à cette tactique notre organisation défensive?

PRINCIPES GÉNÉRAUX

Toutes les mesures à prendre dérivent des deux principes, universellement admis aujourd'hui, de *l'automatisme de la défense* et de *l'échelonnement en profondeur* : il reste à tirer de ces deux principes théoriques toutes les conséquences qu'ils impliquent, et à les faire passer dans l'application.

I. A une attaque aveugle et automatique doit répondre une défense automatique, réflexe.

II. A une attaque soudaine et brutale doit répondre une défense largement articulée en profondeur, qui vise à dissocier les efforts de l'adversaire, en l'obligeant à porter des coups multiples et successifs.

Conséquences immédiates de ces principes :

1° L'automatisme de la défense reposant avant tout sur *l'emploi des mitrailleuses*, il importe, avant tout, de placer ces mitrailleuses en des positions qui leur assurent, dans les circonstances où elles ne pourront faire de tir ajusté, leur rendement maximum. On sera ainsi amené à renoncer à certaines méthodes couramment encore employées.

2° L'échelonnement en profondeur conduisant à une dispersion des forces, il importe de fixer pour chaque secteur, avec le plus grand soin, en tenant compte de la nature du terrain, la *densité minima* d'occupation, au-dessous de laquelle la défense cesse d'être viable.

3° Le plan d'emploi des mitrailleuses dominant tout le plan de défense, la tactique des groupes d'infanterie doit lui être étroitement subordonnée. Une *liaison beaucoup plus étroite* que par le présent doit être réalisée entre mitrailleurs et fantassins ; la tactique de l'infanterie ne doit rien comporter qui puisse gêner l'action des armes automatiques ; cette considération amène à reviser la *conception courante de la contre-attaque immédiate*.

4° L'automatisme de la défense et l'échelonnement en profondeur ont pour conséquence la nécessité de rendre l'*action de l'artillerie* à la fois moins rigide et plus sûre, grâce à une conception nouvelle des plans de barrage, et à un nouveau système de signalisation.

5° L'échelonnement en profondeur conduisant à une dispersion des forces, et exigeant des groupes isolés plus de fermeté et plus de science que par le passé, il importe : d'une part, d'*augmenter le dressage de la troupe* par des exercices nombreux conçus d'après la nouvelle méthode défensive adaptée à leur secteur particulier; d'autre part, de *réunir sous un même commandement* et d'exercer ensemble dans la préparation de la défense tous les organes variés qui devront y coopérer; enfin, d'*assurer la continuité* de la défense de chaque secteur par la création d'organes spéciaux.

I. — ORGANISATION D'UN PLAN DE DÉFENSE (PLAN D'EMPLOI DES MITRAILLEUSES).

1. **Principes de l'emploi des mitrailleuses.** — Dans le cas d'une attaque de grand style exécutée la nuit par surprise, la défense du secteur attaqué repose, dans le système actuel, presque exclusivement sur ses mitrailleuses. L'artillerie, en effet, même si l'on admet qu'elle est prévenue à temps du moment précis où se déclenche l'attaque, est réduite à exécuter un barrage aveugle et linéaire en avant de la toute première ligne de tranchées. Il faudra donc, avant tout, s'attacher, dans la réorganisation d'un plan de défense, à assurer aux mitrailleuses, par le choix judicieux de leurs emplacements, le maximum de rendement possible pour le cas où les circonstances (nuit, brouillard, gaz) leur rendront impossible le tir ajusté. Sans doute on devra d'abord s'efforcer de diminuer les difficultés du tir de nuit, en multipliant dans la mesure du possible le nombre

des engins éclairants et des projecteurs (1). Mais l'emploi de ces engins (inefficace dans le brouillard ou la fumée dense) restera presque toujours précaire et insuffisant.

On sera donc amené à faire dépendre l'efficacité du tir aveugle des mitrailleuses presque exclusivement du choix de leurs emplacements. Ces emplacements devront, en ce qui concerne l'ossature principale de la défense, réaliser, aussi rigoureusement que le terrain le permettra, deux conditions essentielles : la *rasance* du champ de tir, condition indispensable de l'efficacité d'un tir non ajusté, — et l'*étendue* (aussi bien frontale que latérale) de ce champ de tir, nécessité par l'éloignement mutuel des groupes de combat. Cela entraîne, pour cette ossature principale, l'abandon de méthodes encore communément adoptées, qui sont des survivances de l'ancien système à occupation dense, peu échelonnée, et qui répondent mal à l'éventualité d'une attaque par surprise :

1^o Méthode de la contre-pente (ayant pour conséquence l'adoption de champs de tir parfois très limités).

2^o Méthode de la direction unique de tir, en flanquement.

3^o Méthode des positions très dominantes (tir fichant, « en balcon »).

L'échelonnement en profondeur, qui n'a pas été compensé par une augmentation correspondante des effectifs, a pour conséquences une diminution considérable de la densité d'occupation de ce que l'on continue à nommer une « parallèle », et l'existence d'intervalles parfois vastes entre les groupes de combat. La méthode de la contre-pente (qui assure à la tranchée une protection relative contre le tir de l'artillerie ennemie, contre son tir réglé) permettra

(1) Ces projecteurs devront être placés, en principe, non sur la position même des ilots ou à leur alignement, mais à une certaine distance en avant d'eux, dans les intervalles. Le soin de les allumer au moment voulu, au moins pour les intervalles entre deux lignes ou positions, pourrait incombier aux observateurs ou patrouilleurs de liaison chargés de prévenir de l'approche de l'ennemi (Voy. plus loin).

rarement de flanquer efficacement ces intervalles. Dans beaucoup de cas, l'ennemi pourra se glisser dans ces intervalles, à la faveur de l'obscurité, et couper impunément ou faire sauter avec des pétards les réseaux que le canon n'aura pas détruits (1). D'autre part, la méthode de la contre-pente permettra rarement de bien assurer efficacement la défense immédiate d'un ilot dans le sens frontal, l'ennemi pouvant s'approcher parfois presque à distance de grenade et donner l'assaut par surprise. Or, cette défense immédiate est, sinon la mission principale de l'ilot, du moins la condition indispensable qui doit lui permettre de réaliser cette mission de flanquement. Il faut que chaque ilot, pour pouvoir *vivre*, ait « de l'air », aussi bien devant lui qu'à côté de lui (et même derrière lui).

Il s'ensuit également que la doctrine de la « direction unique de tir » pour chaque mitrailleuse doit être rejetée dans son application étroite et faire place à une méthode moins rigide. Sinon, par exemple, l'une des deux pièces d'un ilot ayant été détruite pendant la préparation d'artillerie, le flanquement n'est plus assuré. Chaque pièce doit avoir une direction de tir normale, c'est-à-dire principale, en principe au profit d'un ilot voisin, et une ou même plusieurs directions éventuelles de tir. Ce système permettra, grâce au mode de signalisation acoustique qui sera exposé plus loin, d'opérer rapidement des concentrations de feux. Le fauchage en largeur ou plutôt le système de transports de tir très rapides ne sera pas exclu. Par

(1) Ce même principe trouve son application, pour le combat de jour, dans la défense des bois (et villages). Les bois touffus exigeant, par suite de l'absence de champs de tir étendus, un grand nombre de défenseurs, il vaut mieux, si l'on ne dispose pas d'effectifs suffisants, renoncer à leur défense intérieure, et reporter la défense en avant, ou en arrière. Dans ce dernier cas, on en surveillera à bonne distance les abords, et le bois pourra devenir, quand l'approche de l'ennemi sera signalée, un nid à projectiles. Dans certains cas, la vraie défense ayant été reportée en avant ou en arrière, on pourra cependant tenir à l'intérieur quelques points importants (clairières, layons), et protéger cette défense fixe par un système de défense mobile (patrouilles de F. M., s'opposant à l'action des mitrailleuses légères, et sillonnant le bois suivant des axes déterminés). Cela demandera évidemment un personnel très exercé.

contre, le fauchage en profondeur devra être en principe évité, et un seul nombre repère sera donné au niveau, sinon le tir se compliquerait à l'excès, et l'affolement pourrait amener le tireur à tirer « dans le bleu ». (Il est regrettable que notre mitrailleuse ne dispose pas d'un appareil permettant le blocage en hauteur sans bloquer la pièce dans le sens de la largeur.) Il s'agit, dès que l'approche de l'ennemi sera signalée, devant chaque système d'ossature principale, de créer une zone de mort dans toutes les directions et de noyer littéralement le terrain de balles. Cela exige évidemment des dépôts de munitions considérables. Si les dotations actuelles ne suffisent pas et qu'il y ait pénurie, on pourrait réaliser des économies sur le chapitre des munitions affectées aux tirs indirects de harcèlement, dont l'importance est « secondaire ». Il faut inculquer à chaque pièce de mitrailleuse et à chaque groupe de combat l'idée qu'un ilot aura éventuellement à se défendre dans tous les sens, et non pas seulement en avant (ceci étant vrai également du combat de jour). Le secteur éventuel de tir d'une mitrailleuse pourra donc aller jusqu'à 360 degrés. (Ceci doit être matérialisé dans la construction des plates-formes qui doivent être construites en forme non de demi-lunes, mais de rotondes.) Le « cloisonnement latéral » sera assuré moins par la création de bretelles continues tracées sur le terrain (qui, la plupart du temps, ne pourront être occupées, faute d'effectifs) que par l'idée inculquée aux hommes par l'instruction, et devenue chez eux instinctive, que chaque groupe de combat aura éventuellement à se défendre dans toutes les directions, et que le cas où il sera débordé, tourné, et même enveloppé, est un cas normal du combat. Ce même principe de la défense immédiate de tout ilot, comme condition vitale de son existence, entraîne la nécessité de donner à chaque ilot de mitrailleuse le nombre minimum de fantassins indispensable pour l'appuyer et le maintenir hors de portée de grenades dans toutes les direc-

tions. Cette nécessité, dictée avant tout par le terrain et par le nombre de boyaux ou cheminements conduisant au centre de l'îlot, doit passer avant toute considération de « contre-attaque », et conduire, par un calcul d'arithmétique simple (en tenant compte, à l'avance, d'un certain pourcentage de pertes préalables), à déterminer le « minimum de densité » de chaque îlot. Il ne faut pas dire : « Si tel îlot tient deux heures avec vingt-quatre défenseurs, il tiendra une heure avec douze » ; dans certains cas, il ne tiendra plus du tout, l'ennemi passant justement par la fissure, qui sera le passage non défendu. Un îlot est un organisme vivant ; il n'est pas vrai de dire que, si un homme vit avec cinq litres de sang, il vivra deux fois moins avec deux litres et demi.

L'hypothèse d'une attaque de nuit ou par brouillard conduira pareillement à renoncer à l'établissement des lignes essentielles de la défense sur des positions très dominantes, donnant un tir fichant, en balcon. La différence de site rend les flanquements que l'on obtient sur la carte tout à fait illusoire. L'ennemi s'infiltrera par les intervalles mal battus. Dans un terrain de plateaux accidentés, il faudra donc tenir ou le bas des pentes, si c'est possible, ou, si une pareille ligne, trop sinueuse, doit absorber trop de monde, prendre résolument la corde de l'arc, et tenir des lignes à mi-distance des crêtes sur le plateau ; en tout cas, surtout lorsque le terrain est très accidenté, tenir solidement les nœuds de l'articulation du système montagneux, les têtes de ravins et les points de passage obligés. Les positions en balcon donneront surtout des observatoires ; des emplacements de ce genre reprendront éventuellement, notamment pour la deuxième position, une grande importance dans le combat de jour et dans une phase ultérieure de la bataille.

2. Organisation d'un plan de défense : Principe de la densité minima. — L'observation des principes pré-

cédemment posés doit présider à toute réorganisation d'un plan de défense, le système de défense d'un secteur n'étant qu'une réunion de mitrailleuses, immédiatement soutenues par de l'infanterie formant avec elles des groupes de combat. (Il va sans dire que, du moins dans la première période, provisoire, de réorganisation du système défensif de chaque secteur, il sera nécessaire de tenir compte, dans le choix des positions des mitrailleuses et des groupes de combat, des emplacements actuels des abris à l'épreuve et de la situation des réseaux, une adaptation à la nouvelle méthode devant se faire progressivement par la construction de nouveaux abris et de nouveaux réseaux.) A l'intérieur de ce système d'îlots qu'on appelle encore improprement une parallèle, l'intervalle maximum entre deux îlots dans le sens de la largeur (et également, quoique la nécessité en soit moins impérieuse, dans le sens de la profondeur) sera déterminé, en terrain plat, par la portée maxima pratiquement efficace d'un flanquement automatique, un même intervalle devant être battu par deux îlots. Cette considération, jointe à l'évaluation de la densité minima de chaque îlot, donnera, par un calcul d'arithmétique simple, la densité d'occupation minima de chaque « parallèle », densité au-dessous de laquelle la défense sera illusoire. Les îlots seront disposés en échiquier, selon le principe théoriquement admis, rarement réalisé dans la pratique. Ainsi, dans chaque système, à une certaine distance en avant de la ligne où seront réparties le plus grand nombre des pièces disponibles, on aura intérêt à placer quelques pièces avancées, disposant de très beaux champs de tir (dispositif en triangle : une pièce avancée destinée à disloquer l'attaque d'un élément ennemi, et à le rejeter, en le contraignant à déborder cette résistance, à droite et à gauche sur le feu de deux pièces de la ligne principale). En arrière de cette ligne principale devront être disposées également quelques pièces destinées à empêcher l'enveloppement de parties de cette ligne, et à empêcher que la chute d'un centre n'en-

traîne par débordement la chute du centre voisin. (La méthode de la contre-pente, quand ce sera possible, pourra ici, parfois, être utilisée.) Dans le cas d'une bataille de jour, ces pièces pourront même, dans des cas prévus, opérer des glissements latéraux d'une certaine étendue, dans un rayon déterminé.

Ces principes théoriques s'appliquent à un terrain relativement plat et découvert. (C'est d'ailleurs sur ce terrain qu'une attaque de nuit ou par brouillard a le plus de chances de se produire utilement.) Dans le cas de terrains boisés ou très accidentés, des mesures spéciales (Voy. plus loin) s'imposeront. Il faudra, évidemment, adapter à la configuration particulière de chaque terrain ces principes généraux : c'est dans cette adaptation concrète que doit résider l'art du commandement.

Cette adaptation, et notamment le choix — capital — des positions de mitrailleuses, ne devra pas être faite uniquement par les officiers des états-majors de corps d'armée et les officiers du génie. Ceux-ci devront s'adjoindre des officiers de troupe (officiers mitrailleurs reconnus compétents et officiers d'artillerie) dont les avis seront déterminants. La collaboration, au cours de cette étude préalable, des mitrailleurs et des artilleurs, collaboration qui devra être constamment maintenue pendant la vie de secteur, assurera une coordination plus grande de leur action au moment du combat.

Le respect des principes précédents conduira à distinguer, dans tout plan d'ensemble d'une organisation défensive, trois plans distincts et superposés :

1^o Un *plan d'occupation minima* du secteur (squelette de défense, au-dessous duquel on ne devra jamais descendre), plan à adopter si des renforts doivent être prélevés sur le secteur au profit d'autres parties du front.

2^o Un *plan d'occupation normale*, moyenne.

3^o Un *plan de renforcement*, à exécuter, par exemple, dans le cas d'une bataille défensive de longue haleine (et

pouvant éventuellement servir dans le cas de la transformation du secteur en secteur offensif). Ainsi se trouvera déterminé à l'avance, dans chaque sous-secteur, le coefficient d'importance relative des différentes positions de mitrailleuses et des groupes de combat.

En résumé, l'organisation défensive de tout secteur devra être faite :

1^o Avant tout, de manière à pouvoir résister autant que possible à une attaque de grand style exécutée par surprise.

Parallèlement, avant tout, de manière à être en mesure de résister autant que possible à une attaque exécutée de nuit ou par brouillard.

2^o Secondairement, de manière à pouvoir résister à une attaque locale à objectifs limités, ou à une attaque de grand style d'allure lente. A cette dernière nécessité répond l'organisation de tracés supplémentaires dits de doublement ou de soutien (tranchées à contre-pente, organisations sous bois à champs de tir limités), destinés à être occupés ultérieurement par des troupes de renfort.

Secondairement aussi, de manière à pouvoir résister à une attaque exécutée en plein jour.

De ces deux conditions, la première est fondamentale. Si elle se trouve réalisée, la seconde l'est également par surcroît.

II. — PLAN D'EMPLOI DE L'INFANTERIE.

La défense d'un secteur reposant avant tout sur ses îlots de mitrailleuses, la répartition de l'infanterie et son mode d'emploi (au contraire de ce qui se passe dans le combat offensif) doivent être étroitement subordonnés à l'emploi des mitrailleuses. La considération qui primera tout sera donc d'assurer la protection *immédiate* de *tous* les îlots de mitrailleuses, nécessité beaucoup plus impérieuse encore de nuit ou par brouillard que de jour. L'union absolument

étroite dans le groupe des mitrailleurs et des fantassins au combat devra être ancrée dans tous les esprits, et rendue instinctive par l'instruction. Un moyen excellent de parvenir à ce résultat serait de donner, pendant les périodes de repos, dans chaque bataillon, l'instruction de la Hotchkiss à tous les fantassins qui ne seraient pas absolument inaptes à la recevoir ; cette instruction sommaire n'exigerait pas plus de quelques semaines. Elle présenterait d'abord l'avantage de créer dans chaque bataillon un réservoir immédiat de suppléants mitrailleurs, classés par degré d'aptitude, pour les cas urgents où les C. M. ne pourraient se reconstituer par les dépôts divisionnaires. Mais surtout elle empêcherait qu'au combat une mitrailleuse reste sans servants dans un groupe (ce qui se produira fatalement, étant donné le petit nombre de servants affecté à chaque pièce, maintenant que le nombre de pièces a été porté à douze par C. M. Nous admettons, en effet, que les douze pièces doivent toujours être en ligne, et que, dans le cas d'une attaque par surprise, les quatre pièces qu'on laisse parfois à l'échelon ne seraient jamais utilisées, à moins qu'il ne soit spécifié que l'échelon a une position éventuelle de tir, et qu'il doit assurer, dans des cas déterminés, le service de ces pièces). Enfin, elle permettrait, dans des cas exceptionnels où l'attaque est prévue, de renforcer le nombre des armes automatiques sans augmenter la densité d'occupation.

Si l'on considère le chiffre des effectifs affectés normalement à la défense d'un secteur, on verra qu'une grande partie de l'infanterie disponible est absorbée par ce rôle de soutien de mitrailleuses, et la constitution de ces groupes fixes de combat. Dans certains cas, même, les effectifs seront à peine suffisants. Il faudra alors grouper davantage les mitrailleuses, ou plutôt placer à proximité immédiate de leurs positions de seconde ligne les P. C. des commandants de compagnie, des chefs de bataillon, des colonels, ainsi que les abris des pionniers. Tous les agents de liaison

et spécialistes devront, en cas d'irruption brusque de l'ennemi, assurer la défense immédiate d'un îlot auquel ils sont rattachés. Si, au contraire, ce qui sera normalement le cas, il y a un excédent d'infanterie, comment l'utiliser? La meilleure manière sera de le répartir en îlots supplémentaires également fixes, ayant pour mission de défendre les points du terrain qui sont mal battus par le tir rasant des mitrailleuses et se prêtent à une infiltration (angles morts, défilements, obstacles, etc.). Il faudra généralement renoncer à donner à ces groupes une mission de choc, et de « contre-attaque immédiate ». Cette doctrine de la contre-attaque immédiate, encore régnante, est une survivance du système d'organisation défensive à occupation dense ; elle peut être bonne dans le cas de coups de main ennemis ou d'attaques à objectifs limités ; mais, dans le cas d'une attaque d'envergure, elle risque d'entraîner des conséquences funestes. Il est très dangereux de donner, comme on le fait souvent, à un groupe placé en soutien, à la fois une mission de résistance sur place et une mission de contre-attaque, souvent sans lui préciser quelle est la mission principale. Ces contre-attaques, que doivent exécuter de petits groupes sur des points situés parfois à 300 à 400 mètres de leur îlot, seront rarement efficaces. La plupart du temps, la troupe sera surprise en flagrant délit de mouvement par un groupe ennemi plus nombreux et ne pourra faire usage de ses armes. Souvent elle abandonnera ainsi une mitrailleuse qu'elle devrait appuyer.

Dans certains cas, même, la contre-attaque, prévue en terrain libre, gênera le feu de nos propres mitrailleuses, ou lui sera exposée. Elle se heurtera aux réseaux de cloisonnement. Enfin, ces déplacements, dans le premier brouhaha de l'attaque, seront très difficiles à opérer. Il est donc préférable de renoncer à cette conception de la contre-attaque et de compter presque exclusivement sur la puissance des feux, chacun devant, au moment de l'attaque, se trouver à pied d'œuvre. Sinon, avec le système de la contre-attaque

outrancière et mal comprise, qu'arrivera-t-il? — « Vous êtes attaqué ; que faites-vous? » Réponse : « Tout le monde s'en va ». Dans la première phase d'une attaque de grand style, les contre-attaques devront donc généralement se réduire à des combats de grenades menés à l'intérieur des boyaux, dans le rayon de chaque îlot, par les grenadiers-voltigeurs, afin de maintenir leurs armes automatiques hors de portée des grenades ennemies ; elles empêcheront ainsi notamment que l'îlot ne soit abordé par derrière. En tout cas, les contre-attaques en terrain libre (qui peuvent donner lieu, la nuit, à des méprises) seront proscrites : il serait généralement déraisonnable de vouloir faire contre-attaquer en terrain libre des sections réservées, au moment où ce terrain doit être aveuglément noyé de balles. Il faut donc, en contradiction purement apparente avec le principe classique de l'union du feu et du choc, régler le plan de défense d'après le principe de la *dissociation du feu et du choc* (pour une même unité) et de l'emploi exclusif du feu dans la première phase de la bataille.

C'est en tenant compte du même principe qu'il convient d'envisager le rôle dans la bataille des unités qui, en arrière des lignes successives de la première position et de la ligne des batteries, cantonnent au demi-repos dans la zone de la deuxième position. Il semble que, au lieu d'assigner à ces troupes en cas d'attaque une mission de renforcement de la première position, ou de contre-attaque sur cette position, on devrait leur assigner d'abord comme mission (au moins à la majeure partie de ces troupes) d'occuper cette deuxième position et de la maintenir pendant la première phase de la bataille. Sinon, elles courront le risque, dans le cas d'une attaque par surprise, de ne pas arriver à temps pour jouer un rôle utile, et d'être prises en flagrant délit de mouvement. Se trouvant dans la zone d'action efficace du canon ennemi et faisant mouvement pendant la préparation d'artillerie, elles arriveront le plus souvent désagrégées, ayant souffert du canon, des gaz, de la fatigue

qu'impose le port du masque pendant la marche. Il vaut donc mieux, en principe, leur donner comme mission première et essentielle de former la garnison de la deuxième position (qu'elles devront connaître à fond) et de donner le temps d'arriver aux réserves proprement dites qui cantonnent plus en arrière, ainsi qu'aux groupes de chars d'assaut (Voy. plus loin). C'est à ces régiments placés plus en arrière que seront réservées les contre-attaques proprement dites, qui ressortissent à la seconde phase du combat, et seront guidées par les événements, non par une idée préconçue. Ces unités auront pour mission soit d'attaquer l'ennemi en terrain libre dans le cas où il aurait passé, et d'étouffer dans son germe, dès le petit jour, l'exploitation du succès, soit simplement de renforcer la ligne, si elle a tenu dans son ensemble.

Sans doute, ce système pourra exposer à des mécomptes, dans le cas d'attaques locales, ou même d'attaques d'envergure procédant d'après une méthode d'attaque lente à objectifs limités et successifs. Mais, tous comptes faits, il vaut mieux courir le risque de pertes partielles de terrain et d'insuccès locaux, que celui d'une percée.

Le principe précédent est vrai surtout pour un terrain relativement plat et découvert, et pour le combat de nuit. Pour les portions de terrains boisées et accidentées, où l'emploi exclusif du feu pour la défense ou ne suffit plus ou exigerait des effectifs très denses, la contre-attaque reprend un sens et une valeur, surtout pour la phase de jour de la bataille. Dans ces terrains (bois, terrains très accidentés, villages, parcs, etc.), les effectifs en ligne seront souvent insuffisants pour assurer une défense continue par le feu et s'opposer efficacement à l'infiltration.

Il faudra donc, plutôt que de garder une défense linéaire illusoire, recourir aux procédés suivants :

Ou bien renoncer franchement à défendre ces parties de terrain par le feu, les considérer simplement comme des nids à projectiles justiciables seulement de l'artillerie, et

reporter la défense proprement dite en avant d'eux, ou en arrière, de manière à pouvoir en surveiller à bonne portée les abords ;

Ou bien, si leurs dimensions et le tracé général de la ligne exigent qu'on défende ces parties du terrain, employer un système de défense mixte, combinant la défense fixe et la défense élastique, mobile. Dans ce cas, des groupes fixes pourvus de mitrailleuses tiendront les points importants du terrain et ceux qui disposent d'un champ de tir (clairières, layons, carrefours principaux des villages, fermes isolées, sommets, défilés et points de passage obligés). Dans les intervalles, des groupes mobiles, composés d'un personnel très dressé, pourront faire la navette et devront s'opposer à l'infiltration ennemie et au débordement des groupes fixes, par une guerre de francs-tireurs. Ces patrouilles (batteries volantes mixtes de F. M. et Hotchkiss, groupes de voltigeurs opérant par surprise à la baïonnette) assureront la liaison latéralement et perpendiculairement entre les groupes fixes ; ils s'opposeront notamment à l'action des mitrailleuses légères ennemies. Cette tactique élastique sera à employer également dans une phase ultérieure du combat, si, après le premier choc brutal, le jour venu, le brouillard ou la fumée dissipés, l'ennemi use d'une tactique moins brutale, plus diluée, et cherche à manœuvrer. Usant de cette tactique, et notamment dans cette phase, le bataillon divisionnaire de chasseurs-grenadiers et le groupe léger de mitrailleuses divisionnaires, opérant en liaison étroite, pourront jouer un rôle décisif. Dans cette tactique de combat mobile et de contre-attaque, l'union par dissociation du feu et du choc nécessitera souvent d'autres fractionnements que les fractionnements actuellement réglementaires. De même que, dans le combat immobile, la nécessité de garnir de petits îlots a obligé parfois à descendre dans le fractionnement au-dessous de la demi-section à effectif normal plein, et à former de petits groupes complets de huit à douze hommes avec un

F. M. et quelques grenadiers-voltigeurs (effectif d'une demi-section ayant subi quelques pertes), de même, dans le combat de mouvement, il sera parfois d'un intérêt capital de pouvoir faire agir sur un point une véritable masse de choc, et de réunir comme au début de la guerre une quarantaine de baïonnettes. L'instruction actuelle rend ceci difficile à pratiquer. Ce regroupement éventuel au cours du combat serait rendu plus aisé, si, à l'instruction, la compagnie était habituée à se fractionner souvent en un peloton de feu et un peloton de choc sous le commandement d'un lieutenant F. M. et d'un lieutenant voltigeur.

En résumé, pendant la première phase de la bataille, (phase pendant laquelle le commandement ne peut prendre aucune initiative), la défense sera assurée uniquement (sous réserve de l'exception qui vient d'être envisagée) par l'automatisme des feux de groupes fixes, aussi bien sur la ligne avancée que sur la ligne principale de résistance, éventuellement aussi sur la seconde position. En principe, aucun mouvement ne sera exécuté (sauf dans les limites intérieures de chaque îlot) ni vers l'avant *ni vers l'arrière*. Personne ne devra passer par le terrain libre. Contrairement au principe allemand de l'élasticité de la défense, *aucun repli* ne sera prévu, pour le moment du combat, même pour les éléments avancés, ce repli, même prévu, pouvant, s'il se fait dans le désarroi, se communiquer à d'autres fractions, et surtout pouvant gêner le feu des groupes fixes et de l'artillerie amie. Cette dernière règle pourra cependant souffrir une exception en ce qui concerne de petits groupes d'élite (chasseurs-grenadiers) chargés d'assurer, suivant des axes prévus, la liaison, perpendiculairement entre deux lignes, éventuellement de retarder, tout en se repliant, l'avance ennemie, mais plutôt de prévenir de son approche, et de déclencher à l'intérieur de la zone défensive les barrages d'artillerie.

III. — PLAN D'EMPLOI DE L'ARTILLERIE.

L'hypothèse d'une attaque par surprise et la méthode de défense aveugle échelonnée en profondeur doivent entraîner une modification dans le plan d'emploi de l'artillerie et le système actuel des barrages. Dans l'hypothèse d'une attaque à allure lente, faite au grand jour, et dans un plan de défense adoptant une densité d'occupation très forte pour chaque parallèle, on pouvait admettre à la rigueur que le commandement pourrait être prévenu à temps pour pouvoir déclencher les barrages intermédiaires dans le cas où l'ennemi aurait dépassé la première ligne de résistance, ou battre les portions de cette ligne dont cet ennemi se serait emparé. Ce ne sera pas le cas dans l'hypothèse que nous envisageons. Dans cette hypothèse, que doit-il en effet se passer, étant donnée la méthode qui règne actuellement? En cas d'attaque, notre artillerie ne pourra qu'exécuter un barrage aveugle et linéaire en avant de notre ligne avancée. Encore ce barrage ne jouera-t-il qu'avec un certain retard, les moyens de communication ordinaires étant généralement coupés à l'heure de l'attaque. Ce barrage n'atteindra que les renforts ennemis, si l'on admet qu'ils n'auront pas suivi de très près les unités des premières vagues. Une fois la première ligne abordée par l'ennemi, notre artillerie, dans le système actuel, ne pourra plus rien contre lui. On pourra répondre que, cependant, des barrages successifs sont prévus : d'abord sur la première ligne pour le moment où elle serait tombée au pouvoir de l'ennemi, puis de proche en proche sur les lignes intermédiaires. Mais il est aisé de voir que ces barrages successifs ne pourront pas jouer. On se représente, dans cette conception inspirée par la notion linéaire de parallèle, notre ligne cédant d'un seul bloc, comme un râteau, et le commandement prévenu à temps du moment précis où cette ligne est tombée au pouvoir de l'ennemi, puis du moment

précis où une seconde ligne est abordée, éventuellement prise, et ainsi de suite. Rien de plus naturel dès lors, en théorie, que de vouloir faire écraser d'abord l'ennemi sur la ligne même qu'il aura conquise, de le frapper ensuite au moment où il voudra aborder une nouvelle ligne. En fait, les choses ne se passeront jamais ainsi. Dans un même secteur, les différents îlots ne céderont pas tous à la fois : alors que certains seront pris, submergés, d'autres continueront à tenir (surtout s'ils ont une consigne formelle de résistance sur place, excluant toute idée de repli). Le commandement, étant donnés les moyens de liaison dont il dispose actuellement, ne saura pas si sa première ligne est prise dans son ensemble, l'arrivée d'éléments ennemis devant une nouvelle ligne n'excluant pas la résistance d'îlots amis placés plus en avant. Dès lors, que doit-il se passer ? De deux choses l'une : ou bien notre artillerie, dans l'incertitude des emplacements exacts des îlots qui tiennent encore, n'osera pas, de peur de les atteindre, déclencher le barrage prévu sur la première ligne, et souvent même n'osera pas déclencher un nouveau barrage derrière leur dos. Ou bien elle déclenchera quand même ce premier barrage, et contraindra au repli les plus tenaces des défenseurs, ceux dont la résistance devrait à ce moment même disloquer le gros de l'offensive et en empêcher la continuation méthodique. Il faut donc, à l'encontre de cette méthode, établir un système qui permette de déclencher, aussi vite et automatiquement que possible, des barrages à l'intérieur de la zone défensive, et sur des portions déterminées de cette zone, en épargnant les emplacements mêmes des îlots, où des troupes amies sont susceptibles de résister encore ; c'est-à-dire une méthode qui permette de tirer devant une ligne intermédiaire, au moment même où des parties d'une ligne plus avancée combattent encore. A cet effet, il faut préalablement décréter *qu'aucun barrage ne sera prévu sur l'emplacement même des îlots*, mais uniquement devant, éventuellement derrière

eux ou à côté d'eux dans les intervalles, l'efficacité du tir étant d'ailleurs plus grande en terrain libre que dans les tranchées et à proximité des abris qui peuvent subsister. On posera d'autre part en principe qu'un barrage devra être immédiatement et impitoyablement déclenché (à supposer, évidemment, que la situation et la distance des batteries le permettent) *devant n'importe quelle portion de ligne défensive* devant laquelle l'ennemi se présentera, même si des portions de ligne plus avancées tiennent encore. Ce principe du déclenchement automatique de barrages en profondeur pourra paraître audacieux, et on lui objectera peut-être que son application risque d'ébranler le moral des fantassins qui combattent encore plus en avant. Mais leur moral sera bien davantage ébranlé si l'artillerie amie canonne l'emplacement même qu'ils occupent. Personne ne conteste la nécessité, pour un ilot d'une ligne intermédiaire quelconque, de faire usage de ses mitrailleuses s'il est abordé par l'ennemi, même si des fractions amies luttent plus en avant ; le tir rasant des balles est cependant beaucoup plus dangereux pour ces fractions que le tir courbe et précis des obus. Les distances où ces barrages doivent être prévus sont à calculer d'après les lois de l'écart probable, en tenant compte de l'usure des pièces et des tables de corrections en usage : problèmes simples que notre artillerie résout quotidiennement dans ses engagements, et dans la préparation des moindres coups de main. Dans certains cas, le choix même des emplacements de mitrailleuses aura dû préalablement s'adapter aux nécessités d'exécution du barrage, après entente entre officiers artilleurs et mitrailleurs. En ce qui concerne l'effet moral produit par de tels barrages sur les éléments avancés d'infanterie (outre qu'il est fort difficile de savoir si les obus qui tombent en arrière de soi sont amis ou ennemis), c'est une question d'accoutumance tactique que devra avoir réalisée une instruction préalable.

Reste à déterminer le mode de signalisation qui pourra

permettre à ces barrages ainsi prévus de jouer automatiquement. Les moyens de signalisation actuels sont insuffisants. Les liaisons téléphoniques sont en nombre restreint et généralement rompues au moment de l'attaque. Les moyens optiques (fusées ou lanternes) ne se prêtent pas à une grande variété de signaux, prêtent souvent à confusion, et ne sont pas visibles par brouillard. Reste donc comme seul moyen toujours possible l'emploi de la signalisation acoustique, qui devra toujours, obligatoirement, doubler la signalisation optique (ou plutôt, étant la principale, être doublée par elle). Les îlots les plus importants devront être pourvus de *clairons*, et demanderont le barrage correspondant à une zone déterminée au moyen de *sonneries connues* (et non au moyen du Morse, qui prête à confusion). Ces signaux devront être répétés par des relais de proche en proche vers l'arrière (1). L'étendue de la zone à affecter à chaque signal sera calculée en fonction de la portée moyenne du clairon. Des expériences précises seront faites, qui permettront de donner à ce mode de signalisation son maximum de distinction. On verra ainsi que dans chaque secteur de division un nombre relativement restreint de sonneries suffira à assurer le déclenchement des barrages sur des portions déterminées d'au moins trois lignes successives. Le long du front, à partir d'une certaine distance, calculée d'après la portée du clairon, les mêmes signaux pourront être répétés.

Ce mode de signalisation pourra être utilement complété sur certains points par l'emploi de ces patrouilles d'élite (chasseurs-grenadiers) à qui nous assignons comme mission d'assurer la liaison, perpendiculairement entre deux parallèles, et de retarder, en se repliant, l'avance de l'ennemi. Sur la plupart des points, leur rôle de harcèlement sera

(1) D'autre part, tout signal acoustique entendu devra être immédiatement transmis au commandement et à l'artillerie par tout poste téléphonique qui n'aura pas été coupé. On peut admettre en effet, selon les probabilités, qu'un petit nombre de communications téléphoniques avec l'arrière restera indemne.

absolument subordonné à leur mission de liaison : avant tout, ces patrouilles serviront d'organes d'observation, et devront prévenir de l'avance de l'ennemi, en se repliant aussi vite que possible et sans se laisser accrocher ; dans chacune d'elles, le chef, se repliant le dernier, devra, dès qu'il aura franchi la zone correspondante, déclencher le signal du barrage.

Ce mode de signalisation, à la fois varié et automatique, permettra à des commandants de batterie habiles d'effectuer, — grâce à la distinction, classique en artillerie, de l'objectif normal et des objectifs éventuels, — des transports de tir et des concentrations de feux beaucoup plus rapidement et plus facilement que par la méthode actuelle. Dans certaines parties du secteur, un centre de résistance, dont l'importance est capitale, pourra être ainsi « engagé » et protégé par une muraille de feu, presque instantanément. Ici encore, la répartition préalable de ces barrages, l'évaluation de leur importance relative, est une question d'es-pèce, et dépend de l'art du commandement.

Ce système pourrait également permettre des transports de tir et des concentrations de feux pour le tir direct et indirect des mitrailleuses. Mais il faut être, au moins pour le tir indirect, très prudent dans cet emploi, séduisant en théorie, dangereux en pratique. Il faut se rappeler en effet que chaque flot, même placé sur une position dite d'arrière, doit avant tout songer à la défense de son propre secteur, et l'emploi du tir indirect (que par ailleurs la dispersion du tir peut rendre matériellement dangereux pour les éléments avancés) aboutirait à une dépense très grande de munitions, qui, le jour d'une grande attaque, seront éventuellement nécessaires pour la défense rapprochée. En tout cas, la constitution de batteries de tir indirect (telles qu'on les emploie en temps normal pour l'exécution de tirs de harcèlement) devra être proscrite en principe pour le jour d'une attaque, à moins que leur groupement en un point ne réponde également à la nécessité de tenir à tout

prix une position exceptionnellement importante. (Ceci toutefois sous réserve que le principe de la densité minima de l'occupation soit respecté par ailleurs.)

IV. — LIAISONS.

Outre l'emploi de la signalisation par clairons, et des postes de patrouilleurs d'élite, il faut compléter les méthodes actuelles de transmission par l'emploi, à tort abandonné, des cavaliers. Dans beaucoup de cas, surtout en terrain couvert et vallonné, et par brouillard, la liaison par cavaliers sera de toutes la plus rapide et la plus sûre, pour relier l'infanterie au commandement et à l'artillerie. Notamment dans une phase ultérieure du combat, lorsqu'il s'agira d'arrêter l'ennemi progressant entre deux systèmes de positions, les éclaireurs montés d'infanterie et la totalité de la cavalerie divisionnaire devront être utilisés pour ce service de liaison.

V. — UNITÉ ET CONTINUITÉ DE LA DÉFENSE.

Afin de compenser la dispersion des forces qu'entraîne l'échelonnement en profondeur, il convient de renforcer dans chaque secteur l'unité de commandement, en plaçant sous le même commandement tactique *tous* les éléments variés appelés à coopérer à la défense du secteur ; une liaison étroite doit également exister entre ces éléments pendant les périodes normales de la vie de tranchées.

Par exemple, les unités des compagnies de mitrailleuses territoriales, au lieu de ne relever que du corps d'armée, devront être placées sous les ordres tactiques des commandants des secteurs et des sous-secteurs où elles doivent opérer. Elles devront, immédiatement après chaque relève des troupes en ligne, être mises en liaison avec les autres unités de mitrailleurs, et surtout avec les éléments d'infanterie qui doivent coopérer à la défense de la même ligne

(par exemple, de la position intermédiaire servant de couverture à la première position des batteries). Des groupes de combat seront ainsi constitués d'avance, au cours d'exercices d'alerte fréquemment renouvelés. Ces unités devront, autant que possible, vivre à proximité immédiate de leurs emplacements de combat.

Pour assurer la continuité de la défense d'un secteur de corps d'armée au cours des différentes relèves, et faire profiter les divisions nouvelles des expériences acquises par une longue familiarité avec le terrain, il serait très utile de prélever sur les régiments territoriaux (affectés en principe, comme actuellement, toujours à la même région du front) les éléments les plus alertes et les plus vigoureux pour en constituer (en les renforçant au besoin par des éléments plus jeunes) des unités de *guides*. Chacune de ces unités, véritablement « territoriales » (une par C. A.), serait placée sous la direction d'un major de secteur vivant auprès du général commandant le C. A. Cet officier, ayant un sous-ordre par D. I., aurait pour mission de centraliser tous les renseignements concernant la partie matérielle de la défense (abris, dépôts de munitions permanents, etc.). Ainsi serait constituée, grâce à un contact permanent entre l'état-major et la troupe, une ossature véritablement permanente de la défense. Les unités nouvellement arrivées en secteur seraient mises au courant bien plus aisément qu'elles ne le sont au cours de relèves rapides où des renseignements précieux sont transmis parfois hâtivement par des unités fatiguées. Cela diminuerait grandement les dangers qui pourraient résulter d'une attaque se produisant pendant la période de « soudure » qui suit une relève. Quant à la soudure dans l'espace, entre les différents D. I. ou C. A., elle ne sera vraiment assurée que si l'on impose aux chefs des unités placées aux points de suture (jusqu'aux plus petites inclusivement) l'obligation de se mettre entre eux en liaison étroite et personnelle, très fréquemment renouvelée, et si, d'autre part, on tient compte rigoureu-

sement dans la répartition des différents secteurs de la configuration du terrain, en s'efforçant, dans la mesure du possible, d'affecter un terrain de même nature à une même division. En tout cas, on se rappellera les prescriptions du règlement d'avant guerre en ne donnant jamais comme limite de secteur entre deux régiments, à plus forte raison entre deux D. I., un axe important du terrain (route, défilé, partie de village), mais toujours une ligne passant à au moins 400 à 500 mètres à droite ou à gauche de cet axe.

Si l'on adopte le principe de la constitution du bataillon divisionnaire de chasseurs-grenadiers et du groupe léger de mitrailleuses divisionnaires (*Voy. Etude sur le combat de rupture*, note annexe n° 2), l'action défensive en sera facilitée. Les chasseurs, tout en remplissant leur mission de liaison active, pourront s'opposer à l'action des *Stoss-truppen* ennemies, notamment en terrain couvert ou accidenté. Un système de roulement leur permettrait de connaître très vite à fond tout le secteur de la D. I. Par exemple, dans un secteur de D. I. ayant en ligne deux régiments accolés (chacun d'eux étant échelonné sur la première et la deuxième positions) et un régiment au repos en réserve de C. A., chaque régiment aurait avec lui une des trois C. G. du bataillon : pour chaque régiment en ligne, une demi-C. G. avec les éléments de l'extrême ligne avancée, et une demi-C. G. avec le bataillon au demi-repos sur la deuxième position (éventuellement sur la ligne de couverture des batteries). En période calme, les éléments au repos ou au demi-repos serviraient, en liaison avec les éléments avancés, à l'exécution de coups de main.

Le groupe léger de mitrailleuses divisionnaire pourrait servir, soit, en cas de menace d'attaque, à renforcer préalablement des points particulièrement importants, soit, en cours d'action, à enrayer l'avance sur un point menacé de la deuxième position. Afin de pouvoir être dirigé très vite sur un point quelconque du secteur du C. A., il devrait être doté de moyens de transports rapides (voitures hippo-

mobiles ou camions-autos, suivant les disponibilités en matériel). Dans ce rôle de réserve de feux, et dans cette mission de sacrifice, les éléments disponibles du B. G., dressés à opérer en liaison étroite avec lui, lui serviraient en principe de soutien.

VI. — PLAN D'EMPLOI DE L'ARTILLERIE D'ASSAUT.

Les chars d'assaut semblent susceptibles d'exercer une action décisive tendant à enrayer presque immédiatement une attaque par surprise, ou tout au moins à empêcher l'exploitation du succès. Leur action sera en effet plus aisée que dans l'offensive ; ils auront à opérer sur un terrain qu'ils devront, grâce à des reconnaissances préalables, connaître parfaitement (notamment dans les intervalles entre deux systèmes de positions, où ils ne seront pas gênés par le lacs des tranchées et le chaos des trous d'obus). Ils auront affaire, en général, à un ennemi ayant perdu le contact avec son artillerie, et devront s'efforcer, agissant relativement en masse et par surprise, de profiter du moment où cet ennemi essaie de reconstituer ses liens tactiques et d'exploiter à fond ses premiers succès (pointe du jour, moment où le brouillard se dissipe). En liaison avec les chasseurs-grenadiers et les premières réserves, et se sacrifiant au besoin, ils amorceront l'action des contre-attaques d'ensemble, et constitueront la première ossature de la nouvelle ligne de résistance. Ils agiront, sur l'ordre du commandement, relativement groupés, sur quelques-uns des points les plus menacés. A cet effet, ils devront être groupés d'avance, comme réserve d'armée, en un point central leur permettant d'être dirigés en quelques heures sur un point quelconque de la deuxième position. Des passages et ponts de franchissement camouflés devront leur avoir été préparés d'avance dans chaque sous-secteur. Enfin, si l'ennemi se sert lui-même de tanks dans son offensive, ils serviront de contre-tanks, et, se sacrifiant au

besoin, exerceront un puissant effet moral sur notre infanterie.

VII. — CAS OÙ L'ATTAQUE ENNEMIE EST ATTENDUE.

Si des indices certains laissent prévoir une attaque ennemie comme imminente, la défense en sera évidemment facilitée, et des mesures préventives pourront être prises, sans que les principes que nous avons adoptés aient à être modifiés. Au point de vue tactique, ces mesures semblent devoir consister principalement (à l'imitation de ce que l'ennemi fit, avant notre attaque du 16 avril, sur le Chemin des Dames) :

1° En un renforcement de la première position en armes automatiques (et lots de munitions), renforcement combiné, ce qui est possible, avec la méthode d'instruction indiquée plus haut (Voy. p. 61), avec une diminution de la densité d'infanterie de cette position au profit de la deuxième position, qui devient la vraie position de résistance ;

2° Dans le retrait de tout ou partie des batteries sous la protection de la deuxième position.

VIII. — DRESSAGE DE LA TROUPE EN VUE DU COMBAT DÉFENSIF.

La méthode défensive n'aura sa pleine efficacité que si les cadres et la troupe ont fait préalablement de nombreux exercices de détail et d'ensemble sur un terrain analogue à celui qu'ils sont appelés à défendre. (Comme pour les exercices offensifs, les positions abandonnées par l'ennemi au cours de sa récente retraite pourraient être utilisées.) Les petites unités seront accoutumées à l'idée qu'elles doivent se défendre, entourées, face à toutes les directions, ainsi qu'au principe de l'union intime entre mitrailleurs et fantassins. Les unités plus importantes feront des exercices d'ensemble par temps de brouillard ou de nuit, exer-

cices au cours desquels on envisagera diverses éventualités, et où les moyens de liaison et leur efficacité relative seront soigneusement étudiés. Des officiers d'état-major et des officiers d'artillerie prendront part à ces exercices. En ce qui concerne la deuxième position et, même, éventuellement, la zone qui s'étend de cette position jusqu'aux batteries, non seulement des exercices d'alerte fréquents seront faits, mais même, si le terrain le permet, et par temps couvert, de véritables manœuvres et répétitions générales de défense et de contre-attaque pourront parfois être exécutées. Chaque chef devra connaître autant que possible le terrain par cœur ; les commandants d'unités, petites ou grandes, devront s'assurer, par un contrôle personnel sur le terrain, que le mécanisme de la défense peut jouer pratiquement. Enfin et surtout, on devra accoutumer la troupe et les cadres à l'idée que le danger d'une rupture de notre front est réel, et que, puisque nous pourrions passer, l'ennemi — si chacun ne prend pas, dans la sphère de son action, toutes les mesures préventives indispensables — le pourrait aussi. Chacun devra se dire qu'au jeu de la guerre rien n'est impossible, parce que rien n'est d'avance déterminé : une armée qui ne croit pas la percée réalisable est condamnée à être percée un jour ; une armée qui croira la percée possible aura su prendre les mesures qui permettent de s'y opposer, et, le jour venu, grâce à son courage et à son esprit de sacrifice, aura des chances de résister.

CONCLUSION

CONFRONTATION DE LA DOCTRINE DES « ÉTUDES SUR LE COMBAT » AVEC LES ÉVÉNEMENTS DE LA DERNIÈRE ANNÉE DE LA GRANDE GUERRE

Dans quelle mesure toutes les dispositions préconisées dans les deux études précédentes étaient à cette époque réalisables (1), c'est ce dont on pourra peut-être discuter. Dans quelle mesure elles s'accordent avec les principes éternels de la tactique, c'est ce dont décideront un jour les écrivains militaires, — peut-être aussi les guerres de l'avenir. Mais dans quelle mesure ces idées ont été confirmées par la logique brutale des événements, c'est ce dont même les profanes peuvent aujourd'hui juger.

Considérons d'abord la question de l'offensive. Il nous faut reconnaître que l'idée directrice de notre projet n'a jamais été appliquée dans toute sa rigueur. Même les généraux allemands les plus téméraires n'ont pas osé lancer une attaque de masses au milieu de la nuit. La qualité des troupes de la fin de la guerre ne le permettait-elle pas ? (Nous comptions beaucoup, pour cette attaque « d'exécution » et non de manœuvre, sur l'armée améri-

(1) Dans l'étude sur le combat offensif, nous ne nous sommes posé que le problème de la percée « tactique », de la rupture d'un front organisé, et non la question de savoir si cette percée aurait pu — étant données nos ressources actuelles en hommes et en matériel — être poussée à fond et effectivement exploitée. C'est là une question que nous ne nous sommes pas posée, ne possédant aucun des éléments indispensables pour la résoudre, et nous n'avons jamais eu la prétention de faire de la stratégie. Nous constatons simplement qu'en fait le commandement se proposait cette rupture.

caine). Il n'est cependant pas erroné d'affirmer que l'évolution du combat se faisait dans ce sens.

Les offensives anglo-françaises des derniers mois de la guerre commençaient normalement une ou deux heures avant l'aube, c'est-à-dire dans une obscurité à peu près complète. Notamment, l'attaque de Cambrai par les Britanniques en octobre 1918 s'est faite en pleines ténèbres. A la fin de la guerre, les procédés offensifs évoluaient dans le sens d'une avance toujours plus grande de l'heure H.

Il faut reconnaître, d'autre part, que les offensives anglo-françaises de 1918 ont pris la forme d'une poussée continue et d'un refoulement progressif, et non celui d'une trouée brusque. Est-ce à dire que cette trouée n'était pas souhaitable, ou qu'elle était impossible ? Nous ne le pensons pas. Nous sommes de ceux qui croient — et qui avons cru, bien avant la fin de la guerre, — que le dernier acte de la campagne eût pu, et même eût dû, être la rupture brutale du front allemand, rupture qui (étant donné le degré d'usure matérielle et morale des armées ennemies) eût entraîné alors l'anéantissement d'une notable partie de leurs forces et la plus grande catastrophe militaire de l'histoire. En fait, cette rupture n'a pas eu lieu. Ce qui prouve qu'elle était, au moins tactiquement, réalisable, c'est que les Allemands l'ont réalisée par deux fois en 1918 (contre des armées plus fortes que n'étaient les leurs à la fin de la guerre).

Par quels procédés l'ont-ils réalisée ? D'abord, par le camouflage des préparatifs de leur offensive, qui leur a permis la surprise, puis par le camouflage de leur offensive elle-même.

Le camouflage des préparatifs s'est fait au moyen des procédés que nous recommandions dans nos lettres d'août 1917 (*Voy. Introduction*, p. 15). La surprise tactique a été obtenue par le raccourcissement à une durée de quatre heures de la préparation d'artillerie : c'est la fameuse préparation sans réglage, due au général Bruchmüller.

Les procédés qui l'ont rendue possible étaient connus des artilleurs français dès 1917, et ont peut-être inspiré la méthode allemande. Le camouflage de l'offensive elle-même a été obtenu par l'utilisation non de la nuit, mais de cet « Ersatz » de la nuit qu'est le brouillard, naturel ou artificiel. Dans ses *Souvenirs de guerre*, Ludendorff, préoccupé sans doute d'attribuer le succès moins à un artifice qu'à la valeur de ses troupes, dit que le brouillard épais du 21 mars fut regardé comme défavorable par la majorité de ses sous-ordres ; mais il ajoute : « Il y eut pourtant quelques voix qui l'estimèrent favorable ». Il était clair cependant que, l'utilisation du brouillard ayant si bien réussi dans la bataille de l'Isonzo, elle devait être rééditée, et nous l'avions annoncée dans notre étude sur le combat défensif. L'examen des faits montre, d'ailleurs, que toutes ou presque toutes les batailles offensives qui ont amené une rupture tactique, suivie ou non d'exploitation, aussi bien du côté ennemi que du côté allié, ont eu lieu par brouillard, naturel ou artificiel. Exemples (sans parler de l'attaque sur Verdun en octobre 1916) : Isonzo, Cambrai, 21 mars 1918, 27 mai, 18 juillet, 8 août.

Si l'on passe maintenant au détail des procédés d'exécution, on remarque l'emploi par l'ennemi d'un certain nombre de procédés préconisés dans notre étude :

Répétitions préalables des attaques sur terrains analogues. — Fronts étroits donnés à chaque division d'attaque (ce front fut élargi par la suite). — Emploi de bataillons légers de troupes spéciales. — Formation, avant l'attaque, dans chaque régiment, d'une petite réserve d'officiers, à proximité immédiate du front d'attaque.

L'attaque allemande, se faisant sans ou presque sans l'aide de tanks, attacha une plus grande importance au barrage roulant, et à la liaison entre artillerie et infanterie. D'ailleurs, de nombreux critiques allemands regardent cette foi aveugle dans le barrage roulant comme un des points faibles de la méthode de Ludendorff. Il faut ajouter

que les attaques durent une partie de leur succès à l'emploi des gaz, mais ce ne fut point là la cause principale de ce succès.

Si nous considérons maintenant les procédés d'attaque des armées alliées, on peut mesurer le chemin parcouru en comparant l'instruction du 16 décembre 1916, qui ne fut pas modifiée essentiellement par celle d'octobre 1917, à la directive n° 5 du 12 juillet 1918, qui parut presque à la veille de la contre-offensive de juillet. Les deux premières instructions admettent la nécessité d'une préparation d'artillerie pouvant aller jusqu'à six jours. La directive du 12 juillet s'exprime en ces termes :

« Le commandement s'orientera résolument vers la pratique de procédés d'attaque *simples, audacieux et rapides*. La troupe sera instruite dans le même sens et son esprit offensif développé au maximum.

« La surprise tactique sera obtenue par la soudaineté du déclenchement de l'attaque, soit à la faveur d'une préparation par l'artillerie et l'aviation *aussi brève et aussi violente que possible* ; soit, *sans préparation*, à la faveur de l'action de rupture des chars d'assaut ouvrant la voie. »

Que s'est-il donc passé entre l'instruction d'octobre 1917 et la directive du 12 juillet 1918? Sans doute, notre matériel de guerre (malgré les nombreuses captures faites par l'ennemi) s'est augmenté et perfectionné dans son ensemble. Mais surtout, dans cet intervalle, ont eu lieu les deux grandes offensives allemandes de mars et de mai, dont les enseignements ont été tirés. Pourtant, même avant cette rude expérience, et indépendamment même de la prévision logique des événements, des indices certains auraient pu orienter les esprits dans ce sens (et, par suite, permettre de parer aux offensives allemandes par un renouvellement de notre organisation défensive). Les assauts répétés de l'armée anglo-française dans les Flandres avaient montré à tout oeil clairvoyant l'inefficacité de l'ancienne méthode. L'offensive par surprise que les

Anglais firent le 20 novembre en direction de Cambrai montra qu'une attaque au moyen de tanks, avec une préparation d'artillerie très brève, était possible. Cette action fut préparée en secret ; les tanks parvinrent à pied d'œuvre durant la nuit, et furent massés dans les bois. Dans cette affaire, où la cavalerie joua son rôle, les Anglais eurent le grand tort d'essayer à l'avance un mode d'attaque qui « devait » réussir. Cette offensive qui ne fut ni conjuguée avec une offensive française ni exploitée à fond n'eut pas de résultat stratégique. Comme elle fut effectuée au moment où le front allemand était dégarni par suite de l'offensive contre l'Italie, elle eût pu avoir des conséquences considérables. Ludendorff, dans ses *Souvenirs*, raconte l'angoisse qu'il éprouva alors.

Malgré cette leçon (qui vint corroborer celle des offensives de Riga et de l'Isonzo), il faudra les offensives allemandes pour que nous transformions notre méthode. A partir de juillet 1918, les préparations seront réduites à quelques heures. L'emploi des tanks sera généralisé. A vrai dire, le triomphateur a été le char léger, et non le char lourd. Le char d'infanterie transporteur d'hommes que nous préconisions aurait été employé le 18 juillet, s'il faut en croire le témoignage de Ludendorff. (Nous n'avons rien appris qui confirme cette assertion, peut-être erronée.) L'attaque du 18 juillet eut lieu après une production de brouillard artificiel ; celle du 8 août, avec utilisation de brouillard naturel et artificiel. Comme nous l'avons déjà dit, les derniers combats manifestèrent une tendance à attaquer de très bonne heure, et même en pleine nuit.

Si nous considérons maintenant la question de l'organisation défensive, nous voyons que les événements, là aussi, nous ont donné raison. « Une armée qui ne croit pas la percée possible, écrivions-nous dès le mois d'août 1917 au colonel Mayer, est condamnée à être percée un jour. » Cela revenait à dire que cette armée, ne croyant pas la

surprise possible, n'aurait pas su prévoir tous les moyens nécessaires pour y parer. Bien que l'analyse exacte de toutes les causes multiples qui ont entraîné par deux fois, en mars et en mai 1918, la rupture du front anglo-français, soit encore à faire, on peut dès maintenant en déterminer un certain nombre. On ne peut plus invoquer ici la discontinuité du front fortifié, l'insuffisance de l'armement, la trahison ou l'effet déprimant de la propagande ennemie, comme on le fit pour expliquer la rupture des fronts russe ou italien. L'action des gaz ne fut pas déterminante, car (les batailles ultérieures l'ont montré) les masques nouveaux alors en usage permettaient de résister à cette action. La supériorité numérique de l'assaillant n'aurait pas suffi non plus, et nous avions à plusieurs reprises attaqué avec une supériorité d'effectifs aussi grande. La raison principale de nos insuccès est d'ordre tactique : elle est liée à notre méthode défensive. Il semble hors de doute que, dans beaucoup de cas, le choix des positions des îlots et les dotations en munitions ne pouvaient assurer suffisamment l'efficacité d'un tir aveugle des armes automatiques. (Exemple : le Chemin des Dames.) Le principe de la densité minima ne fut pas toujours observé, ni pour la constitution de chaque îlot, ni pour l'ensemble d'un même secteur. La deuxième position, qui aurait pu, dans beaucoup de cas, constituer la vraie ligne de défense, n'eut le plus souvent aucune garnison à pied d'œuvre. Le principe de la contre-attaque immédiate eut pour conséquence que, n'étant pas à pied d'œuvre, des unités qui auraient été utilement employées à la défense par le feu ne purent faire efficacement usage de leurs armes, furent surprises en flagrant délit de mouvement, et bousculées. Enfin, les éléments d'infanterie, peu accoutumés à l'idée qu'ils auraient à se défendre dans toutes les directions, furent parfois surpris de se voir débordés, pris à revers, et leur valeur défensive eut à en souffrir. L'histoire précise de l'affaire du 27 mai montrera très probablement

que, en dépit de la grande supériorité numérique de l'assailant, la percée fut due moins à des circonstances fortuites qu'à la méthode même de notre défense, méthode en retard sur la tactique de l'adversaire. Quant à l'artillerie de la défense, sa réaction fut dans la première phase de ces batailles à peu près insignifiante, faute de moyens de signalisation appropriés. Au cours de la retraite qui suivit, nos batteries, presque toujours sans soutien immédiat d'infanterie, durent se replier trop tôt sans pouvoir couvrir suffisamment la retraite, ou durent, dans le cas contraire, abandonner leur matériel aux mains de l'ennemi.

Si nous étudions, par contre, les batailles où notre défensive fut victorieuse, celle du 9 juin et surtout celle du 15 juillet, — dont celle du 9 juin fut, sur une échelle réduite, une ébauche improvisée et encore imparfaite, — nous remarquons du côté français une méthode défensive ayant évolué dans le sens que nous prévoyions. On avait, à cette époque, commencé à tirer les enseignements des offensives ennemies. Sans doute, dans l'une et l'autre de ces batailles, le fait que notre commandement fut prévenu à l'avance du jour et même de l'heure de l'attaque facilita sa tâche, et lui permit de prendre des mesures préventives appropriées. Dans la première phase de ces deux batailles, un facteur déterminant du succès fut le retrait préalable des forces principales d'une large portion de la zone de défense, dont le terrain avancé ne fut défendu que par des îlots de mitrailleuses appuyées par des éléments d'avant-postes. On renonça au dernier moment aux contre-attaques immédiates locales. Ce fut, à notre sens, une erreur (renouvelée le 15 juillet) de donner à ces éléments avancés, outre leur mission de résistance sur place, l'ordre ou l'autorisation de se replier, quand ils auraient « suffisamment » dissocié l'attaque. Cette erreur de principe fut, la plupart du temps, neutralisée par la ferme volonté de résistance des défenseurs. Le 15 juillet, notamment, l'événement prouva que l'idée de vouloir

faire résister des hommes même cernés n'était pas une idée chimérique, et que la majorité des soldats français, et non pas seulement des individus exceptionnels, en étaient capables. Peut-être eût-on pu renforcer plus largement ces éléments avancés en munitions et en armes automatiques, et augmenter ainsi leur puissance de feux. Quant au système de barrages d'artillerie que nous avons préconisé, il n'a été, à notre connaissance, jamais employé dans sa rigueur, pas plus d'ailleurs du côté ennemi que du côté français. Au lieu de la signalisation acoustique de l'avant à l'arrière, on eut parfois, de l'arrière à l'avant, la « signalisation explosive » en ce sens que les obus amis vinrent avertir les défenseurs d'îlots avancés que le moment était venu pour eux d'effectuer le repli prévu. On peut affirmer que le problème tactique de l'emploi de l'artillerie dans la défensive n'avait pas encore été complètement résolu quand la guerre a pris fin, et qu'il appelait encore une mise au point exacte.

Dans la seconde phase de ces deux batailles, le facteur déterminant du succès fut la contre-offensive soudaine exécutée à la gauche du dispositif, contre-offensive qui arrêta net toute tentative ultérieure d'exploitation (contre-offensives Mangin du 11 juin et du 18 juillet). On sait le rôle décisif des chars d'assaut dans ces opérations. Les tanks ont été employés en effet, non comme organes de contre-attaque immédiate le premier jour de la bataille, mais comme organes de contre-offensive d'ensemble. Nous nous étions trompé sur ce point, et il a été sans doute plus efficace de les utiliser ainsi.

Le système des bataillons divisionnaires d'élite n'a jamais été employé du côté français. Les *Stosstruppen* et les mitrailleurs d'élite ont rendu aux Allemands de grands services au cours de leur retraite forcée de 1918. Peut-être l'emploi de C. G. et la généralisation du combat nocturne nous eussent-ils permis de tourner plus aisément les îlots de mitrailleuses qui retardèrent si souvent notre

marche, et d'accélérer l'allure de notre poursuite. Le groupe léger de mitrailleuses divisionnaire a été réalisé très heureusement dans l'armée américaine sous la forme d'un bataillon divisionnaire de mitrailleuses automobiles, monté sur voiturettes légères : ce fut tactiquement un organe de corps d'armée.

Enfin si l'on étudie le détail des combats, on pourra voir que certaines idées particulières que nous avons proposées ont été réalisées, parfois improvisées sous la pression des circonstances. Nous avons eu personnellement la chance de pouvoir en faire appliquer sous nos yeux un certain nombre (1) avec succès au cours des journées décisives du 30 mars 1918, au Plessier-de-Roye, et des 9, 10 et 11 juin 1918, dans la bataille du Matz.

(1) Exemples : mitrailleuse isolée détachée en flèche, en avant d'une ligne, avec vaste champ de tir ; batteries volantes de Hotchkiss et F. M. opérant sous bois contre les mitrailleuses légères ennemies ; déplacements rapides de mitrailleuses en terrain couvert, destinées à s'opposer à une tentative, d'encercllement ; liaison (avec mitrailleuses ou artillerie) au moyen de cavaliers ; répétition préalable d'exercice défensif sur le terrain compris entre la première et la deuxième positions, etc.

Le 8 avril 1920.

ANNEXE I

CONFRONTATION DE LA DOCTRINE DES « ÉTUDES SUR LE COMBAT » AVEC CELLE DES RÈGLEMENTS OFFICIELS ÉDITÉS OU RÉÉDITÉS EN 1920

I. — POINTS OU LES RÈGLEMENTS ONT ÉTÉ MODIFIÉS DANS LE SENS DE LA DOCTRINE DES DEUX « ÉTUDES ».

1. Instruction du 31 octobre 1917 sur l'action offensive des grandes unités dans la bataille (réédition de 1920, remaniée, du « livre rouge » de 1917.) — PASSAGE (du *livre rouge*) SUPPRIMÉ dans le nouveau texte : « COMBAT DE NUIT. — *Les procédés du combat de nuit sont ceux du combat de jour. Il est à remarquer cependant que le feu perd une partie de son efficacité, etc.* »

§ 12. « Au début du deuxième temps, il sera encore possible de dissimuler à l'ennemi une partie des préparatifs... si les mouvements sont exécutés à *peu près exclusivement la nuit, etc.* »

§ 177. « Les divisions d'attaque... exploiteront leur documentation en exécutant des *exercices d'attaque* où le rôle des cadres sera étudié avec le plus grand soin. »

§ 178. « Le commandement... prendra les plus grandes précautions pour soustraire les rassemblements ou mouvements à l'observation ennemie, notamment pour l'organisation des marches, transports et ravitaillement, *qui devront avoir lieu surtout la nuit.* »

2. **Instruction provisoire du 4 avril 1919 sur le combat offensif des petites unités.** — *Partie I, ch. 4, IV. Combat de nuit, dans le brouillard, les bois.* « La nuit est mise à profit... pour traverser les zones difficilement franchissables de jour (1) pour élargir et approfondir la position conquise avant que l'ennemi se soit réorganisé.

» *Le commandement lancera quelquefois, aux dernières heures de la nuit, une attaque visant un objectif limité (2) d'où l'on partira, au jour, après reconstitution des unités et rétablissement des liaisons, pour la conquête d'un objectif plus éloigné.*

» Les attaques de nuit doivent être menées à une allure rapide, avec des formations minces et successives, en silence et en principe sans feux d'infanterie (3). Le maintien de la direction est capital.

» Il est indiqué de convenir de signaux de reconnaissance pour les regroupements successifs au cours de l'assaut.

» *La poursuite n'est pas interrompue par la nuit.* »

Partie II, ch. 1, II. Ordre d'attaque.

« Le maintien de la direction oblige à faire un large usage de la boussole (notamment la nuit, ainsi que dans le brouillard et dans les bois). »

IV. *Poursuite.* — « La poursuite doit être ininterrompue, acharnée... L'ennemi profite presque toujours de la nuit pour se dérober. *C'est surtout la nuit* qu'il faut veiller à maintenir le contact, pousser le plus loin possible des éléments légers chargés de lancer des signaux (fusées) dans le cas où ils rencontreraient le vide, de capturer des prisonniers dans le cas contraire. »

Partie I, ch. 6. « L'approche et, s'il y a lieu, l'attaque jusqu'à distance d'assaut des premières lignes ennemies est une opération délicate dont on ne peut concevoir

(1) Il semble bien que le *no man's land* soit une de ces zones.

(2) Cf. Voyez ci-dessus, p. 24 : « Ce combat peut-être assimilé à une opération limitée... etc. »

(3) Donc les procédés du combat de nuit ne sont pas ceux du combat de jour.

l'exécution *de jour* (en italiques dans le texte) en face d'un adversaire occupant une position organisée et disposant de tous ses moyens de feux, qu'après une préparation d'artillerie... La marche de l'infanterie est d'autre part couverte par des feux puissants d'artillerie, tirant notamment des obus fumigènes.

« Les difficultés d'une pareille opération sont telles que, le plus souvent, on préférera l'effectuer à *la faveur de l'obscurité* (en italiques dans le texte).

« L'artillerie fait un large emploi d'*obus fumigènes*. Il est rappelé que l'obus fumigène aveugle seulement l'ennemi. »

Partie III, ch. 2, II. — « *Le dressage du bataillon au combat, de jour et de nuit, est capital.* » (En italiques (1) dans le texte).

3. **Instruction du 20 décembre 1917 sur les actions défensives des grandes unités dans la bataille** (réédition de 1920 (remaniée ?) de l'instruction de 1917). — § 55. « Une permanence de secteur est constituée dans chacun des secteurs (D. I.) du front pour assurer, en toutes circonstances, la transmission des consignes d'archives et de matériel. »

§ 90. II. *Aviation* : « L'intervention dans la lutte du champ de bataille et le harcèlement *de nuit* de l'ennemi par les attaques à la mitrailleuse et à la bombe. Ces actions sont exécutées comme au cours des opérations offensives. »

4. **Règlement provisoire de manœuvre d'infanterie du 1^{er} février 1920 (1^{re} partie seule éditée).** — *Rapport au ministre*, p. 4. — « Aussi, dans les nouveaux procédés de combat, tout gravite autour de ces armes (les armes à tir automatique) et *la question du ravitaillement en munitions* (2), qui ne présentait pas autrefois de difficultés

(1) Ce précepte vise surtout le combat nocturne, car il est trop évident que le dressage en général est capital.

(2) Cf. Ci-dessus, p. 30.

particulières, est devenue désormais une préoccupation de premier plan.

« La compagnie... se compose d'un certain nombre d'armes à tir automatique : autour de chacune d'elles se groupe l'effectif nécessaire pour la déplacer, la servir, la ravitailler, la couvrir. »

Rapport, p. 19. — « Enfin, ce qui a trait à la mitrailleuse a été exposé avec toute la concision compatible avec le but limité que l'on se propose : *rendre tout soldat capable d'utiliser une mitrailleuse sans hésitation* (1) ».

§ 176. « Les notions qui suivent sont suffisantes pour permettre à un soldat quelconque de mettre en action une mitrailleuse Hotchkiss privée de ses servants. Au combat, aucune arme portative n'a une telle puissance de feu ; il en résulte qu'aucune mitrailleuse ne doit rester inutilisée. Tout gradé qui n'en est pas absolument empêché par l'accomplissement d'une mission particulière a le devoir formel de faire assurer le service d'une mitrailleuse abandonnée. »

5. *Instruction provisoire du 23 mars 1920, sur l'emploi des chars de combat comme engins d'infanterie.* — § 18. « Dans un combat contre un ennemi en position et disposant de moyens puissants, la vulnérabilité relative des chars impose à leur coopération des *conditions spéciales* influant en particulier *sur l'heure de l'attaque*. La marche d'approche des appareils en plein jour et sous le feu de l'artillerie causerait inévitablement l'anéantissement prématuré des unités de chars sans profit pour l'infanterie. »

§ 34. « Ce déplacement... (de la position d'attente à la position de départ), *s'effectuera le plus souvent la nuit.* » (En italiques dans le texte).

§ 35. « Au combat, l'emploi d'engins fumigènes encadrant d'un rideau opaque les objectifs successifs contribue

(1) Cf. Ci-dessus, p. 61.

très efficacement à dérober les mouvements des chars aux vues de l'ennemi.»

§ 19. « Si l'opération débute par l'enlèvement d'une position organisée, impraticable aux chars d'accompagnement, l'action par surprise peut cependant être tentée, grâce à l'action préalable des chars de rupture, telle qu'elle a été expliquée au § 13. *Mais, en raison de leur vulnérabilité, ces derniers engins ne doivent être employés que PENDANT LES DERNIÈRES HEURES DE LA NUIT ou par brouillard naturel ou artificiel remplaçant l'obscurité* (1). »

II. — POINTS OU LA DOCTRINE DES RÈGLEMENTS ACTUELS DIFFÈRE ENCORE DE CELLE DES « ÉTUDES] SUR LE COMBAT ».

1. Instruction sur l'action offensive (Idée directrice) (2).

§ 186. A. *Artillerie* : « L'artillerie conserve la cadence normale des jours précédents... Il faut donc qu'ils (ces tirs) se soient déjà produits pendant tous les jours, ou tout au moins les derniers jours de la période des destructions.

2. Instruction sur les actions défensives (Idée directrice).

§ 97. « Il n'est pas admissible que sur un front défensif en période de stabilisation, le commandement se laisse complètement surprendre par une attaque importante ou n'en perçoive que tardivement les indices : un emploi habile et opportun des différents moyens d'investigation dont il dispose... est toujours susceptible d'augmenter les délais dont il disposera pour les renforcements avant le déclenchement de l'attaque ennemie. »

§ 25. « En période de combats, ces dispositions (celles de la période de stabilisation) sont à modifier. »

(1) Cf. Ci-dessus, p. 34.

(2) Et toutes les conséquences qui dérivent du principe des préparations de très longue durée.

§ 106. « Suivant les manifestations à longue ou à brève échéance révélant cette préparation, notre commandement *aura plus ou moins de temps* pour passer de la période de stabilisation à la période de combats par l'exécution du plan de renforcement. »

(Plan d'emploi de l'infanterie) :

§ 23. Répartition de l'infanterie. « Elle est basée sur les principes suivants : dans la défensive comme dans l'offensive, *l'action principale de l'infanterie est dans le mouvement* (1) : il doit y avoir, à tous les échelons, des réserves aussi fortes que possible (2) pour assurer le jeu des contre-attaques.

§ 103. a. « Dans tous les cas, il (le plan de défense) prévoit les *contre-attaques immédiates et convergentes*. Dès que l'ennemi a pris pied dans nos lignes, les troupes de soutien du quartier ou sous-secteur intéressé (et si possible des quartiers ou sous-secteurs voisins) convergent vers lui et assurent sur-le-champ le nettoyage de nos propres organisations. »

§ 116. « Les troupes de soutien exécuteront les contre-attaques prévues, en agissant par le feu *et surtout par le choc*. Elles manœuvreront pour dégager les centres de résistance et les points d'appui. Si dans ces combats elles se trouvent momentanément arrêtées ou réduites par leurs pertes, elles procéderont comme les troupes de garde et résisteront sur place avec la même résolution. »

(Plan d'emploi de l'artillerie) :

§ 40. « La ligne de barrage peut également être établie initialement au delà de la ligne de surveillance, puis

(1) Ce principe est formellement contredit par le principe énoncé dans le rapport au ministre qui précède le règlement de manœuvre du 1^{er} février 1920 : « Après avoir énuméré les deux éléments dont la combinaison constitue la manœuvre élémentaire d'infanterie, le *feu* et le *mouvement*, il convient d'ajouter, avec le règlement de 1875 : l'action du feu est prépondérante. »

(2) La question est de savoir si cela est toujours *possible*, en fait, sans que la densité des feux en souffre.

ramenée au delà de la parallèle principale, après repli de l'infanterie de surveillance. »

§ 103. « Même si l'ennemi a pénétré dans nos lignes, le barrage d'artillerie est maintenu tant que l'infanterie ne demande pas (1) son raccourcissement : il sert alors d'encagement pour le jeu des contre-attaques. »

§ 114. « L'artillerie se tiendra prête [à faire rétrograder ses tirs pour battre le terrain où l'ennemi prendrait pied malgré les contre-attaques, et, tout à fait exceptionnellement, son matériel, si les circonstances du combat l'exigeaient : mais, à ces deux points de vue, *elle attendra d'être nettement orientée dans ce sens par les événements* (1), car elle ne doit ni gêner les contre-attaques par trop de hâte à faire rétrograder ses feux ni abandonner sa position s'il reste l'espoir que l'infanterie la pourra dégager. »

De la comparaison du texte des règlements qui viennent de paraître avec le texte des deux *Etudes sur le combat*, il résulte que :

1° Une partie des idées de ces études a passé dans ces règlements, surtout dans les deux règlements les plus récents, inspirés des enseignements de la fin de la guerre (instruction du 4 avril 1919, règlement du 1^{er} février 1920) ;

2° Si certaines idées fondamentales des deux instructions d'octobre et décembre, encore en vigueur, sont (malgré des remaniements) opposées à la doctrine esquissée dans les deux « études », ces idées sont également opposées à certains principes essentiels énoncés dans les règlements plus récents (Cf. rapport précédant le règlement de manœuvre de 1920), et elles semblent également opposées à la plupart des faits de la dernière année de la guerre.

(1) Par quels moyens pratiques ?

ANNEXE II

CONFRONTATION DE LA DOCTRINE DES « ÉTUDES SUR LE COMBAT » AVEC LES ÉVÉNEMENTS SURVENUS DEPUIS LA FIN DE LA GRANDE GUERRE CAMPAGNE [RUSSO-POLONAISE] (1920).

Juillet. — Minsk a été prise par les Russes, après une lutte qui s'est poursuivie pendant toute la durée de la nuit.

Août. — La contre-offensive qui a rétabli la situation de l'armée polonaise s'est déclenchée dans la nuit du 15 au 16 août. Un cadre d'officiers français sans troupe, ayant étudié à l'avance le mécanisme de cette offensive, a pris la tête d'un certain nombre de colonnes d'assaut.

La ville de Novo-Minsk a été reprise par les Polonais dans la nuit du 17 au 18 août.

Le détachement Budienny a été partiellement détruit, à la suite d'une attaque de nuit, préconisée et réalisée par le général Haller.



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	13
ÉTUDE SUR LE COMBAT DE RUPTURE.....	21
I. — NÉCESSITÉ D'UNE ATTAQUE GÉNÉRALE DE NUIT.....	22
II. — NÉCESSITÉ DE RENFORCER CONSIDÉRABLEMENT LES ORGANES DE DIRECTION, D'OBSERVATION ET DE LIAISON, DE RAVI- TAILLEMENT EN MUNITIONS.....	24
1. — Nécessité de créer un corps d'officiers d'élite, inter- médiaire entre l'état-major et la troupe.....	25
2. — Nécessité de renforcer les organes d'observation et de liaison.....	29
3. — Nécessité de renforcer les organes de ravitaillement....	30
III. — NÉCESSITÉ D'UN EMPLOI SPÉCIAL DE L'ARTILLERIE ET DE L'AVIATION, DES MITRAILLEUSES ET DE L'ARTILLERIE D'ASSAUT, ET D'UNE RÉPARTITION SPÉCIALE DES TROUPES D'ASSAUT.....	31
1. — Artillerie.....	31
2. — Aviation.....	33
3. — Mitrailleuses.....	33
4. — Artillerie d'assaut.....	34
5. — Répartition spéciale des troupes d'assaut.....	35
NOTE ANNEXE SUR L'OFFENSIVE RÉCENTE ET L'EMPLOI DE L'ARTILLERIE D'ASSAUT.....	44
NOTE ANNEXE SUR L'EMPLOI DE TROUPES LÉGÈRES DANS L'ASSAUT ET LA CONSTITUTION DE BATAILLONS DIVISION- NAIRES DE CHASSEURS-GRENADIERS.....	46
ÉTUDE SUR LE COMBAT DÉFENSIF.....	51
I. — ORGANISATION D'UN PLAN DE DÉFENSE (PLAN D'EMPLOI DES MITRAILLEUSES).....	53
1. — Principes de l'emploi des mitrailleuses.....	53
2. — Organisation d'un plan de défense : Principes de la den- sité minima.....	57
II. — PLAN D'EMPLOI DE L'INFANTERIE.....	60
III. — PLAN D'EMPLOI DE L'ARTILLERIE.....	67
IV. — LIAISONS.....	72

V. — UNITÉ ET CONTINUITÉ DE LA DÉFENSE.....	72
VI. — PLAN D'EMPLOI DE L'ARTILLERIE D'ASSAUT.....	75
VII. — CAS OU L'ATTAQUE ENNEMIE EST ATTENDUE.....	76
VIII. — DRESSAGE DE LA TROUPE EN VUE DU COMBAT DÉFENSIF...	76
CONCLUSION	78
ANNEXE I.....	87
I. — POINTS OU LES RÈGLEMENTS ONT ÉTÉ MODIFIÉS DANS LE SENS DE LA DOCTRINE DES DEUX « ÉTUDES ».....	87
1. — Instruction du 31 octobre 1917 sur l'action offensive des grandes unités dans la bataille (réédition de 1920, remaniée, du « livre rouge » de 1917).....	87
2. — Instruction provisoire du 4 avril 1919 sur le combat offensif des petites unités.....	88
3. — Instruction du 20 décembre 1917 sur les actions défen- sives des grandes unités dans la bataille.....	89
4. — Règlement provisoire de manœuvre d'infanterie du 1 ^{er} février 1920 (1 ^{re} partie seule éditée).....	89
5. — Instruction provisoire du 23 mars 1920 sur l'emploi des chars de combat comme engins d'infanterie.....	90
II. — POINTS OU LA DOCTRINE DES RÈGLEMENTS ACTUELS DIFFÈRE ENCORE DE CELLE DES « ÉTUDES SUR LE COMBAT ».....	91
1. — Instruction sur l'action offensive.....	91
2. — Instruction sur les actions défensives.....	91
ANNEXE II.....	94
CONFRONTATION DE LA DOCTRINE DES « ÉTUDES SUR LE COMBAT » AVEC LES ÉVÈNEMENTS SURVENUS DEPUIS LA FIN DE LA GRANDE GUERRE.....	96



R 357/170



48007/
2